Récits de feu Ivan Pétrovitch Bielkine

(Alexandre Pouchkine)

Les « Récits de feu Ivan Piétrovitch Bielkine » ont été rédigés à l'automne 1830, alors que Pouchkine, cherchant à hypothéquer une propriété concédée par son père, avec lequel il s'entendait fort mal, se retrouvait coincé du côté de Boldino par la quarantaine résultant du développement de l'épidémie de choléra, qui sévissait à cette époque en Russie comme en Europe. J'extrais cette présentation historique des lignes s'y rapportant trouvées dans le livre consacré à Pouchkine par André Markowicz, Le soleil d'Alexandre. L'activité littéraire déployée à ce moment par Pouchkine est extraordinaire. A. Markowicz tient les histoires qui suivent pour les premières véritables nouvelles de la littérature russe, même si Nikolaï Karamzine avait devancé Pouchkine dans ce domaine, sa nouvelle La pauvre Lisa fournissant d'ailleurs en partie (les relations entre la noblesse et le peuple) la matière de deux des cinq récits, Le maître de poste et La demoiselle-paysanne.

Je me suis aidé de l'ancienne traduction, littérairement forte mais parfois fautive, due à J. Schiffrin et A. Gide, qui est en accès libre via ebooks.

Voici maintenant la préface que Pouchkine attribua, suivant une vieille tradition, à un certain éditeur...

Mme Prostakova

Ce petit père a toujours aimé
les histoires.

Skotinine

Mitrophane est comme moi.

Le dadais¹

Note de l'éditeur

Ayant entrepris d'assurer l'édition des *Récits* d'I. P. Bielkine, proposés maintenant au public, nous souhaitons y joindre au moins une courte biographie de l'auteur défunt, de façon à satisfaire en partie la curiosité légitime des amateurs de notre littérature nationale. Pour ce faire, nous nous étions adressés à Maria Alexeïevna Trafilina, la plus proche parente et l'héritière d'Ivan Pétrovitch Bielkine ; il fut malheureusement impossible à celle-ci de nous fournir le moindre renseignement à son sujet, car elle n'avait pas du tout connu le défunt. Elle nous conseilla de nous adresser à ce sujet à un citoyen respectable et vieil ami d'Ivan Pétrovitch. Ayant suivi ce conseil, nous reçûmes la réponse désirée. Nous la donnons ci-dessous sans aucune modification ni commentaire, en tant que précieux témoignage d'un type d'idées élevées, ainsi que d'une amitié touchante, et par ailleurs source très suffisante d'information biographique.

*Cher Monsieur *** !*

J'ai eu l'honneur de recevoir le 23 votre honorée du 15 de ce mois dans laquelle vous exprimiez le désir d'obtenir des informations détaillées sur les dates de naissance et de décès, sur les activités de service et la vie de famille, ainsi que sur les centres d'intérêt et le caractère de feu Ivan Pétrovitch Bielkine, dont le domaine était voisin du mien, et qu'une amitié sincère liait à moi. C'est avec un grand plaisir que j'exauce votre souhait, et je vous envoie, cher Monsieur, tout ce qui me revient en mémoire, concernant sa conversation et aussi mes observations personnelles.

Ivan Pétrovitch Bielkine naquit en l'an 1798 au village de Gorioukhino, de nobles et honnêtes parents. Son père, le commandant en second² Piotr Ivanovitch Bielkine, avait épousé la demoiselle Pélaguëïa Gavrilovna, née Trafilina. Ce n'était pas un homme riche, mais il vivait frugalement et s'y entendait dans la gestion de son bien. Le sacristain du village assura l'instruction primaire de leur fils. Il semble que celui-ci lui doive son goût pour la lecture et son intérêt pour la littérature russe. Il prit en 1815 du service dans un régiment de chasseurs à pied (j'ai oublié le numéro du régiment), et y resta jusqu'en 1823; La mort de ses parents, survenue presque en même temps l'obligea à prendre sa retraite et à retourner à son village de Gorioukhino, patrimoine³ dont il héritait.

Une fois à la tête du domaine, Ivan Pétrovitch, à cause de son inexpérience et de la bonté de son cœur, eut tôt fait de le négliger et de laisser se relâcher l'ordre rigoureux qu'avait établi son défunt père. Ayant congédié le staroste adroit et consciencieux dont les paysans (à leur habitude) étaient mécontents, il confia la charge du village à sa vieille économe⁴, laquelle avait acquis sa confiance par son art de conter les histoires. Cette vieille stupide n'avait jamais été capable de distinguer un assignat de vingt-cinq roubles d'un autre de cinquante ; comme elle était la commère⁵ de tous les paysans, ceux-ci ne la craignaient pas du tout ; le staroste qu'ils élirent, les favorisait tant et plus, et filoutait de concert avec eux, au point qu'Ivan Pétrovitch fut dans l'obligation de supprimer la corvée et d'instituer une redevance fort modeste ; même là, les paysans profitèrent de sa faiblesse et obtinrent de lui une franchise établie pour la première année, et purent payer par la

suite les deux tiers de leur redevance en noix, aïrelles rouges, etc. Et il restait toujours des arrérages.

En tant qu'ami du défunt père d'Ivan Pétrovitch, j'estimais de mon devoir d'offrir aussi mes conseils à son fils, et me proposai à plusieurs reprises de rétablir chez lui l'ancien ordre qu'il avait délaissé. Pour ce faire, arrivé un jour chez lui, j'exigeai de voir les livres de compte, fis venir le staroste malhonnête et me mis, en présence d'Ivan Pétrovitch, à faire l'examen desdits livres. Le jeune propriétaire me suivit au début avec toute l'attention et toute l'application possibles ; mais lorsqu'il apparut, d'après les comptes, qu'au cours des deux dernières années, le nombre des paysans avait augmenté, tandis que celui des volailles et du bétail avait sciemment diminué, Ivan Pétrovitch se contenta de cette première information et ne m'écouta pas davantage ; au moment où mon enquête et mon interrogatoire sévère avaient mis le staroste escroc dans la plus grande des confusions et l'avaient réduit au silence, j'entendis avec un grand dépit Ivan Pétrovitch ronfler fortement sur sa chaise. Dès lors, je cessai de me mêler de sa gestion et confiai son domaine et lui-même aux décisions du Très-Haut.

Ce qui, du reste, n'affecta nullement nos relations ; car, ressentant de la compassion pour sa faiblesse et pour cette funeste incurie commune à tous nos jeunes gentilshommes, j'aimais vraiment Ivan Pétrovitch ; et il était impossible de ne pas aimer un jeune homme aussi doux et aussi honnête. De son côté, Ivan Pétrovitch montrait à mon âge du respect et m'était sincèrement dévoué. Jusqu'à sa mort, il me vit presque tous les jours ; il appréciait la simplicité de ma conversation, quand bien même nous différiions pour l'essentiel de par nos habitudes, nos façons de penser et nos caractères.

Ivan Pétrovitch menait une vie sobre, en évitant tous les excès ; je ne l'ai jamais vu éméché (ce qui, dans nos contrées, peut passer pour un miracle inouï) ; il avait un grand penchant pour le sexe féminin, mais sa pudeur était véritablement virginal⁶.

En dehors des récits dont vous avez bien voulu faire mention dans votre lettre, Ivan Pétrovitch a laissé bon nombre de manuscrits, dont une partie se trouve chez moi ; son économe en a utilisé une autre partie pour divers besoins domestiques. Ainsi, l'hiver dernier, toutes les fenêtres de son pavillon ont-elles été calfeutrées avant la première partie d'un roman inachevé. Les récits susmentionnés étaient apparemment son premier essai. Ils sont, comme le disait Ivan Pétrovitch, pour la plupart véridiques, ils lui avaient rapportés par diverses personnes⁷. Toutefois, il a lui-même inventé presque tous les noms de personnes, tandis que ceux des villages et localités sont empruntés à nos alentours, si bien que mon propre village se trouve mentionné⁸ quelque part. Cela provient uniquement d'un manque d'imagination, et non d'une quelconque mauvaise intention.

À l'automne 1828, Ivan Pétrovitch tomba malade : il avait pris froid, sa fièvre se mua en fièvre chaude et il mourut en dépit du zèle et de la vigilance de notre médecin de district, homme très habile dans le traitement des maladies persistantes comme les cors aux pieds et autres du même genre. Il trépassa dans mes bras dans sa trentième année et fut enterré à l'église de Gorioukhino, auprès de ses défunts parents.

Ivan Pétrovitch était de taille moyenne, il avait les yeux gris, les cheveux châtain clair et le nez droit ; il avait le teint pâle et le visage maigre.

Voilà, cher Monsieur, tout ce dont je me souviens, relativement à la façon de vivre, aux centres d'intérêt, au caractère et à l'apparence de feu mon voisin et ami. Mais au cas où vous trouveriez bon de faire quelque usage de cette lettre, je vous prierai humblement de ne mentionner nulle part mon nom ; en effet, bien qu'aimant et estimant les auteurs, je trouve inutile et peu convenable à mon âge d'accéder à l'état de littérateur. Avec mon respect sincère, etc.

Le 16 novembre 1830,
Au bourg de Niénaradovo¹⁰

Estimant de notre devoir de respecter la volonté de l'honorable ami de notre auteur, nous lui exprimons notre plus profonde gratitude pour les renseignements fournis, en espérant que le public appréciera leur sincérité et leur bonhomie.

A. P.

Notes

1. Pièce de Denis Fonzine. La citation est extraite de la scène VIII de l'acte IV, d'après une notice russe. On trouvera quelques indications sur le personnage de Skotinine (la racine de ce mot est : le bétail, aussi la brute) à la note 44 du récit *La demoiselle-paysanne*.
À propos de Fonzine (1745-1792) : https://fr.wikipedia.org/wiki/Denis_Fonzine
2. Grade de l'armée impériale russe au XVIII^e siècle.
3. Le domaine comprend un village portant le même nom. Le *staroste* dont il est question peu après est le responsable du village, qui gère le domaine pour le compte du propriétaire, en général éloigné. Le *staroste* peut serrer la vis aux paysans dans l'intérêt du *barine* (le seigneur), mais aussi le rouler consciencieusement : voir *Oblomov*.
4. Le terme russe signifie mot à mot : « celle qui tient les clés ».
5. Au sens ancien de marraine, ou de marraine de l'un de leurs enfants.
6. Ici, une note signée A. S. Pouchkine précise : « Suit une anecdote que nous passons, en la considérant comme superflue ; d'ailleurs, nous assurons au lecteur qu'elle ne contient rien qui puisse entacher la mémoire d'Ivan Pétrovitch Bielkine. »
7. Nouvelle note de Pouchkine : « De fait, dans le manuscrit de M. Bielkine, on trouve au-dessus de chaque récit, écrit de la main de l'auteur : "Entendu de la bouche d'un tel" (avec le rang ou la fonction, et les initiales du prénom et du nom). Relevons pour les chercheurs curieux que *Le maître de poste* lui fut narré par le conseiller titulaire* A. G. N., *Le coup de pistolet* par le lieutenant-colonel I. L. P., *Le marchand de cercueils* par le commis B. V., *La tempête de neige* et *La demoiselle-paysanne* par Mademoiselle K. I. T. »
* Neuvième rang du *Tchin*, la Table des rangs de Pierre le Grand.
8. Voir la note 10.
9. Le cimetière est dans l'enceinte de l'église.
10. Ce nom de domaine et de village se trouve mentionné (d'où la remarque faite un peu plus tôt par l'auteur de la lettre) dans le récit *La tempête de neige*. Ce nom commence par une négation, le reste signifiant quelque chose comme : de quoi se réjouir sans fin...

Le coup de pistolet

I

Nous nous battîmes en duel.
Baratynski¹

Je jurai de l'abattre suivant les règles
du duel (il me restait à faire feu sur lui).
*Un soir au bivouac*²

Nous étions casernés à X^{***}. La vie de garnison d'un officier est bien connue. Le matin, exercices et manège ; déjeuner chez le commandant du régiment ou dans un cabaret tenu par un Juif ; punch et cartes le soir. À X^{***}, aucune maison ne nous était ouverte, pas la moindre fiancée en vue ; nous nous réunissions les uns chez les autres, sans apercevoir autre chose que nos uniformes.

Un seul homme faisait partie de notre société sans être militaire. Il avait environ trente-cinq ans, et passait donc à nos yeux pour un vieillard. Son expérience l'avantageait de bien des façons par rapport à nous ; en outre, sa morosité coutumière, la raideur de son caractère et sa langue acérée lui donnaient beaucoup d'ascendant sur nos jeunes âmes. Une sorte de mystère l'entourait ; il semblait Russe, mais portait un nom étranger. Il avait servi autrefois dans les hussards, et même avec bonheur ; personne ne savait ce qui l'avait amené à quitter le service pour s'installer dans une pauvre bourgade où il vivait à la fois pauvrement et avec prodigalité : il allait toujours à pied, vêtu d'une redingote noire élimée, mais tenait table ouverte pour tous les officiers de notre régiment. Certes, le repas, chez lui, ne comportait que deux ou trois plats, mais le champagne y coulait à flots. Personne ne savait rien de sa fortune, ni de ses revenus, et nul n'avait l'audace de l'interroger à ce sujet. On voyait des livres chez lui, en majorité des ouvrages militaires et des romans. Il les prêtait volontiers, sans jamais exiger leur retour ; lui même, en revanche, ne rendait jamais ceux qu'il avait empruntés. Son grand exercice consistait à tirer au pistolet. Les murs de sa chambre étaient entièrement criblés de balles, troués comme les rayons d'une ruche. Une riche collection de pistolets formait le seul luxe de la pauvre maisonnette qu'il habitait. Vu l'adresse incroyable à laquelle il était parvenu, s'il s'était proposé d'abattre une

poire posée sur la casquette de l'un d'entre nous, personne, dans notre régiment, n'eût hésité à lui présenter sa tête. Nos conversations portaient souvent sur le duel ; Silvio (je l'appellerai ainsi) n'y prenait jamais part. Si l'on cherchait à savoir s'il lui était arrivé de se battre, il répondait avec sécheresse que oui, cela lui était arrivé, sans entrer dans les détails, et l'on voyait que de telles questions lui déplaisaient. Nous supposons qu'il avait sur la conscience quelque malheureuse victime de son effrayante habileté. Du reste, il ne nous venait pas à l'esprit de soupçonner qu'il pût être timoré. Il y a des gens dont l'apparence seule écarte de tels soupçons. Un événement fortuit nous stupéfia tous.

Un jour qu'une dizaine d'entre nous dînaient chez Silvio, et qu'on avait bu comme à l'ordinaire, c'est-à-dire énormément, nous entreprîmes, après le repas, de persuader notre hôte de tenir une banque³. Ne jouant presque jamais, il commença par refuser un long moment ; enfin, il fit apporter des cartes, jeta sur la table une cinquantaine de pièces d'or et se mit à tailler. Nous l'entourâmes, et le jeu s'engagea. Silvio avait l'habitude d'observer un silence complet pendant le jeu, il ne contestait jamais, ni ne s'expliquait. Quand il arrivait à un ponteur⁴ de se tromper dans ses comptes, il payait aussitôt ce qui manquait, ou inscrivait l'excédent perçu. Nous le savions et le laissions diriger le jeu à sa guise ; mais il se trouvait parmi nous un officier récemment affecté chez nous. En jouant, distrait, il fit un paroli⁵ de trop. À son habitude, Silvio prit la craie et corrigea le compte. Croyant à une erreur de sa part, l'officier se lança dans des explications. Silvio continuait à tailler en silence. Perdant patience, l'officier prit la brosse et effaça ce qui lui semblait fautif. Silvio reprit la craie et l'inscrivit de nouveau; Échauffé par le vin, le jeu et les rires des camarades, l'officier se jugea gravement offensé et, furieux, attrapa le chandelier de cuivre se trouvant sur la table et le lança sur Silvio, qui eut à peine le temps de s'écarter. L'émotion nous gagna. Blême de colère, les yeux étincelants, Silvio se leva et dit : « Veuillez sortir, Monsieur, et remerciez Dieu que cela se soit passé sous mon toit. »

Les suites ne faisaient pour nous pas de doute, et nous tenions déjà pour mort notre nouveau camarade. L'officier s'en alla en se déclarant prêt à répondre de l'offense « de la façon qui conviendrait à Monsieur le banquier ». La partie se prolongea encore quelques instants, mais, sentant notre hôte la tête ailleurs qu'au jeu, nous le quittâmes l'un après l'autre pour retourner chacun chez soi, en causant de la prévisible place vacante.

Le lendemain, au manège⁶, nous nous demandions déjà si le pauvre lieutenant était encore en vie, lorsqu'il se montra parmi nous ; nous lui posâmes tous la même question. Il répondit qu'il était jusque-là sans nouvelles de Silvio. Cela nous étonna. Nous nous rendîmes chez Silvio et le trouvâmes dans sa cour, occupé à loger balle sur balle dans un as collé au portail. Il nous reçut comme d'habitude, sans dire un mot de ce qui s'était produit la veille. Trois jours s'écoulèrent, et le lieutenant était toujours en vie. Très surpris, nous nous demandions : « Est-il possible que Silvio ne se batte pas ? » Et Silvio ne se battait pas. Il fit la paix en se contentant d'un très légère explication.

Cela lui porta un préjudice extraordinaire dans l'opinion de la jeunesse. Le manque de hardiesse est ce que pardonnent le moins les jeunes gens, qui voient d'ordinaire dans la bravoure la plus haute des qualités humaines, celle qui fait excuser tous les vices. Cependant, tout fut peu à peu oublié, et Silvio retrouva son ancien ascendant.

J'étais le seul à ne pas pouvoir me rapprocher de lui. Ayant de nature une imagination romanesque, je m'étais auparavant attaché plus que tous les autres à cet homme dont la vie était une énigme, et qui m'apparaissait comme le héros de quelque mystérieux récit. Il m'aimait ; en tout cas, j'étais le seul avec qui il se départait de son acrimonie habituelle, pour parler de divers sujets avec simplicité et de façon extrêmement agréable. Mais, à la suite de cette malheureuse soirée, la pensée de son honneur souillé, souillure non lavée par sa propre faute, cette pensée ne me quittait pas et m'empêchait de me comporter avec lui comme par le passé ; j'avais honte de le regarder. Silvio était trop intelligent et expérimenté pour ne pas s'en apercevoir, et ne pas en deviner les raisons. Cela paraissait l'attrister ; du moins remarquai-je deux ou trois fois chez lui le souhait d'avoir une explication avec moi ; ayant fui ces explications, je vis Silvio s'éloigner de moi. Dès lors, je ne le rencontrai plus qu'en présence des camarades, et c'en fut fini de nos causeries à cœur ouvert.

Les gens de la capitale⁷ sont distraits par trop de choses pour avoir une idée de tant d'impressions ressenties par les habitants des villages ou des petites villes, telles que l'attente du jour du courrier : le mardi et le vendredi, le secrétariat de notre régiment était rempli d'officiers ; les uns attendaient de l'argent, d'autres des lettres, d'autres encore les journaux. Les lettres étaient d'ordinaire décachetées sur place, on se communiquait les nouvelles et le bureau offrait un tableau fort animé. Se faisant expédier son courrier chez nous, Silvio avait l'habitude de se trouver là. Un jour, on lui remit un pli qu'il décacheta d'un air d'extrême impatience. En parcourant la lettre, ses yeux étincelaient. Les officiers, tous absorbés par leur propre courrier, n'avaient rien remarqué. « Messieurs, leur dit Silvio, les circonstances exigent que je m'absente sans délai ; je partirai cette nuit ; j'espère que vous ne refuserez pas de dîner chez moi une dernière fois. Je vous attends, ajouta-t-il à mon adresse, je vous attends sans faute. » Là-dessus, il sortit précipitamment ; nous partîmes chacun de notre côté, après nous être mis d'accord pour nous réunir chez Silvio.

J'arrivai chez Silvio à l'heure fixée, et trouvai là presque tous les officiers du régiment. Tout l'avoir de Silvio était déjà emballé ; ne restaient que les murs nus, criblés de balles. Nous nous mîmes à table ; le maître de maison était d'excellente humeur, et la gaieté fut bientôt générale ; les bouchons sautaient sans arrêt, les verres moussaient et pétillaient et nous souhaitions de grand cœur bon voyage et tout le bonheur du monde à celui qui partait. Nous nous levâmes de table fort tard. Tandis que nous reprenions nos casquettes, Silvio, qui disait adieu à tout le monde, me prit par le bras et me retint alors que j'étais sur le point de m'en aller. « Je dois vous parler », dit-il à voix basse. Je restai.

Les invités partirent ; restés tous les deux, nous nous assîmes l'un en face de l'autre, et allumâmes nos pipes en silence. Silvio était préoccupé ; il ne restait en lui plus trace de sa gaieté convulsive. Sa pâleur lugubre, ses yeux étincelants et l'épaisse fumée sortant de sa bouche lui donnaient l'air d'un vrai diable. Quelques minutes passèrent, et Silvio rompit le silence.

« Nous ne nous reverrons peut-être plus, me dit-il ; j'ai voulu, avant notre séparation, m'expliquer avec vous. Vous avez pu voir que je fais peu de cas de l'opinion d'autrui ; mais je vous aime et je sens bien qu'il me serait pénible de vous laisser une impression fautive à mon sujet. »

Il s'arrêta et bourra de nouveau sa pipe ; je me taisais, les yeux baissés.

« Vous avez trouvé étrange, reprit-il, que je n'ai pas réclamé satisfaction à R***, cet ivrogne extravagant. Vous conviendrez que, ayant le droit de choisir les armes, je tenais sa vie entre mes mains, tandis que la mienne ne courait guère de danger : je pourrais mettre ma retenue sur le compte de ma seule grandeur d'âme, mais je ne veux pas mentir. Si j'avais pu punir R*** sans risquer aucunement ma vie, je ne lui aurais pardonné pour rien au monde. »

Je regardai Silvio avec étonnement. Son aveu me troublait considérablement. Il continua :

« C'est ainsi, exactement : je n'ai pas le droit de m'exposer à la mort. Il y a six ans de cela, on m'a donné un soufflet, et mon ennemi est toujours en vie. »

Ma curiosité était excitée au plus haut point.

« Vous ne vous êtes pas battus en duel avec lui ? demandai-je. Les circonstances vous ont sans doute séparés ?

— Je me suis battu avec lui, répondit Silvio, et voici le souvenir de notre duel. »

Il se leva et sortit d'un carton un bonnet rouge avec un gland doré et un galon (ce que les Français appellent *bonnet de police*⁸). Il s'en coiffa ; le bonnet était traversé d'une balle à deux doigts⁹ du front.

« Vous savez, reprit Silvio, que j'ai servi dans le régiment de hussards de ***. Vous connaissez mon caractère : j'ai l'habitude des premiers rôles, dès ma jeunesse, je le désirais passionnément. De notre temps, la mode était à l'esclandre : j'étais le plus braillard, le plus bagarreur de toute l'armée. Nous nous vantions de nos souûleries : je l'emportais, en la matière, sur le célèbre Bourtsov, chanté par Denis Davydov¹⁰. Les duels, dans notre régiment, avaient lieu à tout moment : j'y prenais toujours part, soit en qualité de témoin, soit en temps que protagoniste. Mes camarades m'adoraient, tandis que les commandants du régiment, sans cesse remplacés, me tenaient pour un mal inévitable.

« En toute tranquillité (ou moins tranquillement), je jouissais de ma gloire, quand un jeune homme riche et de famille illustre – que je ne veux pas nommer ici – vint prendre son service chez nous. De ma vie je n'avais rencontré un heureux mortel d'un tel éclat ! Figurez-vous la jeunesse, l'esprit, la beauté, la gaieté, la bravoure la plus folle, la plus insouciant, un grand nom, un argent inépuisable et dont il ne savait jamais le compte, et imaginez l'effet que cela devait faire parmi nous. Ma prééminence fut ébranlée. Séduit par ma gloire, il fut sur le point de rechercher mon amitié, mais je lui marquai de la froideur, et il s'éloigna de moi sans le moindre regret. Je le pris en haine. Ses succès au régiment et auprès des femmes me mettaient au désespoir le plus complet. Je me mis à lui chercher noise ; les épigrammes par lesquelles il répondait aux miennes paraissaient toujours plus surprenantes, et d'une tournure plus incisive que mes railleries, et elles étaient incomparablement plus amusantes : là où j'étais ma fureur, lui plaisait. Finalement, un jour de bal chez un hobereau polonais, le voyant être l'objet de l'attention de toutes les dames, et notamment de notre hôtesse, avec qui j'avais eu une liaison, je lui glissai à l'oreille une remarque de mauvais goût, une grossièreté. Il rougit et me donna une gifle. Nous nous jetâmes sur nos sabres ; les dames tombaient en pâmoison ; on nous sépara, et la nuit même, nous partîmes nous battre.

« C'était au point du jour. Je me tenais à l'endroit convenu, en compagnie de mes trois témoins. J'attendais mon adversaire avec une indicible impatience. Le soleil printanier se leva, il se mit à faire chaud. Je vis de loin l'autre arriver. Il venait

à pied, l'uniforme cachant son sabre, accompagné d'un unique témoin. Nous allâmes à sa rencontre. Il s'approchait, tenant à la main une casquette remplie de cerises. Les témoins nous mesurèrent douze pas. C'était à moi de tirer, mais ma rage était telle que je ne me fiais plus à la sûreté de ma main, et, pour me donner le temps de me calmer, je lui abandonnai le premier coup de feu ; mon adversaire refusa. Il fut décidé de tirer au sort : il tira le numéro un, cet homme à qui la chance souriait toujours. Il visa et sa balle traversa mon bonnet¹¹. C'était mon tour. Sa vie était enfin entre mes mains ; je l'observais avec avidité, guettant sur son visage au moins l'ombre d'une inquiétude... Il se tenait exposé à mon coup de pistolet, choisissant dans sa casquette les cerises mûres et recrachant les noyaux, qui volaient vers moi. Son indifférence m'exaspéra. "Quel intérêt, pensai-je, y a-t-il pour moi à lui ôter une vie à laquelle il n'attache aucun prix ?" Une pensée méchante me traversa l'esprit. J'abaissai mon pistolet. "Vous ne me semblez pas, lui dis-je, avoir le cœur à mourir pour le moment ; vous prenez votre petit-déjeuner, je ne voudrais pas vous déranger. — Vous ne me dérangez nullement, répliqua-t-il, veuillez tirer. D'ailleurs, c'est comme il vous plaît : le droit au coup de pistolet vous reste acquis, et moi je demeure à vos ordres." J'expliquai à mes témoins que je n'avais pas l'intention de tirer pour le moment, et le duel prit fin de la sorte.

Je quittai le service et me retirai dans cette bourgade. Depuis lors, pas un jour ne s'est écoulé sans que j'aie songé à ma vengeance. À présent mon heure est venue... »

Silvio tira de sa poche la lettre reçue le matin et me la donna à lire. Quelqu'un (sans doute son homme de confiance) lui écrivait de Moscou que *la personne que vous savez* devait bientôt se marier avec une jeune et belle jeune fille.

« Vous devinez, dit Silvio, qui est la personne en question. Je pars pour Moscou. Nous verrons si, à la veille de se marier, il accueille la mort avant autant d'indifférence que naguère, lorsqu'il l'attendait en mangeant des cerises ! »

A ces mots, Silvio se leva, jeta son bonnet par terre et se mit à marcher de long en large comme un tigre en cage. Je l'écoutais sans bouger ; je ressentais d'étranges et contradictoires émotions.

Le domestique entra et annonça que les chevaux étaient prêts. Silvio me serra fortement la main ; nous nous embrassâmes. Il prit place dans la télègue¹² où se trouvaient deux valises, l'une avec ses pistolets, l'autre avec ses affaires. Nous nous dîmes adieu encore une fois, et les chevaux partirent au galop.

Notes

1. levguéni Baratynski (1800-1844), poète de l'âge d'or russe, ami de Pouchkine et de nombreux écrivains français.
2. Voir sur ce blog la traduction de cette nouvelle d'Alexandre Bestoujev-Marlinski.
3. Il s'agit le plus souvent de jouer au pharaon : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Pharaon_\(jeu\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pharaon_(jeu)). C'est le cas dans la célèbre nouvelle *La Dame de pique*.
4. Celui qui joue contre le banquier.
5. Ajouter à sa mise précédente le gain obtenu et parier le tout : doubler sa mise.
6. Dressage et entraînement des chevaux.
7. Saint-Pétersbourg.
8. En français dans le texte. Semble être un bonnet de hussard, un shako.
9. Dans le texte russe : à un *vierchok*, soit quatre centimètres et demi environ.

10. Denis Davydov (1784-1839), poète, hussard – il combattit Napoléon –, auteur du *Chant du vieux hussard*.
11. Le texte dit « ma casquette », mais Silvio a montré précédemment au narrateur un bonnet, un shako : voir la note 8.
12. Voiture assez rudimentaire, sorte de chariot.

II

Quelques années s'écoulèrent, et des raisons familiales me contraignirent à m'installer dans un pauvre bourg du district¹ de N^{***}. Tout en m'occupant de mes affaires, je ne cessais de soupirer à bas bruit en repensant à ma vie insouciante et agitée de naguère. Le plus difficile pour moi était de m'habituer à passer dans une complète solitude les soirées d'automne et d'hiver. Je parvenais tant bien que mal à tuer le temps jusqu'au dîner en bavardant avec le staroste², en allant inspecter les travaux en cours ou en faisant le tour des nouveaux établissements ; mais, sitôt qu'il commençait à faire nuit, je ne savais plus du tout quoi faire. Le petit nombre de livres que j'avais trouvés sous les armoires et dans le débarras, je les connaissais à présent par cœur. Kirilovna, mon économiste³ m'avait dit et répété tous les contes dont elle se souvenait ; les chansons des paysannes me donnaient le cafard. Je me serais adonné aux boissons fortes⁴, sans les maux de tête qui s'ensuivaient ; mais j'avoue que je redoutais de devenir ivrogne par tristesse, c'est-à-dire de me retrouver l'un de ces sacs à vin que je voyais en nombre dans notre district. Je n'avais pas de proches voisins, en dehors de deux ou trois de ces ivrognes dont la conversation était surtout faite de soupirs et de hoquets. La solitude était plus supportable encore.

À quatre verstes⁵ de chez moi se trouvait un riche domaine appartenant à la comtesse B^{***} ; mais seul l'intendant y demeurait, la comtesse ne l'ayant visité qu'une seule fois, la première année de son mariage, sans même, du reste, y séjourner plus d'un mois. Cependant, au second printemps de ma vie d'ermite, le bruit se répandit que la comtesse y viendrait⁶ à l'été avec son mari. Et ils arrivèrent en effet au début du mois de juin.

L'arrivée d'un voisin riche est un moment important de la vie des campagnards. Les propriétaires et leurs domestiques en parlent des semaines à l'avance, et en reparlent pendant des années ensuite⁷. Quant à moi, je l'avoue, la nouvelle de présence prochaine d'une jeune et belle voisine me faisait une forte impression ; je brûlais d'impatience de la voir, c'est pourquoi, le premier dimanche suivant leur arrivée, je me rendis après le repas à leur village pour me présenter à Leurs Excellences en tant que leur plus proche voisin et leur très humble serviteur.

Un valet me fit entrer dans le cabinet du comte et partit m'annoncer. Le vaste bureau était décoré avec tout le faste possible ; des bibliothèques se tenaient contre les murs, chacune portant un buste de bronze ; au-dessus d'une cheminée de marbre se trouvait un large miroir ; le parquet était recouvert d'un tissu vert, lui-même jonché de tapis. Ayant perdu, dans mon pauvre coin, l'habitude du luxe, et n'ayant plus vu depuis longtemps de richesses chez les autres, je fus intimidé et me retrouvai à attendre le comte en tremblant, comme un solliciteur de province

faisant antichambre chez un ministre. La porte s'ouvrit, livrant passage à un homme de quelque trente-deux ans, de belle apparence. Le comte s'approcha de moi, l'air franc et affable ; je m'efforçai de reprendre courage et commençai à me présenter, mais il ne me laissa pas poursuivre. Nous nous assîmes. libres et aimables, ses propos eurent tôt fait de dissiper ma timidité de reclus ensauvagé ; je commençais même à retrouver mon attitude habituelle quand la comtesse fit brusquement son entrée, et la gêne me reprit, encore plus fortement. La comtesse était bel et bien une beauté. Le comte me présenta ; je voulais sembler à mon aise, mais plus je tâchais de jouer la désinvolture, plus je me sentais gauche. Pour que j'aie le temps de me reprendre et qu'avoir fait leur connaissance me soit devenu familier, ils se mirent à causer entre eux, me traitant sans cérémonie, en bon voisin. Cependant, je me mis à déambuler de long en large, en examinant les livres et les tableaux. Je suis un piètre connaisseur en peinture, mais une toile attira mon attention. Elle représentait un paysage en Suisse ; ce qui me frappa, en fait, ce ne fut pas le tableau en lui-même, mais le fait qu'il était troué de deux balles enfoncées l'une sur l'autre.

« Voilà un joli coup de pistolet, dis-je en m'adressant au comte.

— Certes, me répondit-il, un coup très remarquable. Êtes-vous bon tireur ? poursuivit-il.

— Plutôt, répondis-je, me réjouissant de voir la conversation porter enfin sur un sujet qui me fût familier. À trente pas, je fais mouche sur une carte à jouer, à condition d'avoir l'habitude de l'arme, bien entendu.

— Vraiment ? dit la comtesse d'un air très attentif ; Et toi, mon ami, mets-tu une balle dans une carte à trente pas ?

— Nous essayerons un jour, répondit le comte. Il fut un temps où je n'étais pas mauvais tireur ; mais cela fait quatre ans que je n'ai pas tenu de pistolet.

— Oh, dans ce cas, observai-je, je veux bien parier que Votre Excellence raterait une carte à vingt pas : le pistolet demande un entraînement quotidien. Je le sais par expérience. Dans notre régiment, je passais pour l'un des meilleurs tireurs. Une fois, il m'arriva de ne pas toucher à un pistolet un mois entier : les miens étaient en réparation ; eh bien, que pensez-vous qu'il arriva, Votre Excellence ? La première fois que je recommençai à tirer, je ratai quatre fois de suite une bouteille à vingt-cinq pas. Nous avions un capitaine, un boute-en-train qui aimait les bons mots. Se trouvant là, il me dit : « On dirait, mon ami, que tu n'as pas le courage de t'en prendre à une bouteille. » Non, Votre Excellence, il ne faut pas dédaigner de s'exercer, autrement on est sûr de perdre la main. Le meilleur tireur qu'il m'est arrivé de rencontrer tirait chaque jour, au moins trois fois avant de dîner. Chez lui, c'était réglé comme son verre de vodka. »

Le comte et la comtesse étaient contents de voir que ma langue se déliait.

« Et que valait-il, comme tireur ? s'enquit le comte.

— Eh bien voilà, Votre Excellence : voyant une mouche posée sur un mur... Vous riez, comtesse ? Ma parole d'honneur, c'est la vérité. Apercevant donc une mouche, il cria : « Kouzka, mon pistolet ! » Kouzka lui apportait son pistolet chargé. Et lui, pan ! il enfonçait la mouche dans le mur !

— Très étonnant ! dit le comte ; et comment s'appelait-il ?

— Silvio, Votre Excellence.

— Silvio ! s'exclama le comte en se levant d'un bond ; vous avez connu Silvio ?

— Plutôt deux fois qu'une, Votre Excellence ! Nous étions amis ; dans notre régiment, on l'acceptait comme un vrai camarade. Mais voilà cinq ans que je suis sans nouvelles de lui. Ainsi, Votre Excellence l'a également connu ?

— Connu, oui, et même très bien. Ne vous a-t-il pas raconté... mais non, je ne pense pas ; ne vous a-t-il pas raconté un incident très étrange ?

— Ne s'agirait-il pas, Votre Excellence, d'un soufflet qu'un mauvais sujet lui donna lors d'un bal ?

— Et vous a-t-il dit le nom de ce mauvais sujet ?

— Non, Votre Excellence, il ne me l'a pas dit... Ah ! Votre Excellence, continuai-je en devinant la vérité, pardonnez-moi... je ne savais pas... serait-ce vous ?

— Moi-même, répondit le comte, l'air complètement défait ; et ce tableau traversé de balles porte la marque de notre dernière rencontre...

— Ah mon chéri, dit la comtesse, de grâce, ne raconte pas la suite, cela va me faire peur.

— Si, répliqua le comte, je vais tout raconter ; il sait comment j'ai offensé son ami ; qu'il sache comment Silvio s'est vengé de moi. »

Le comte m'approcha un fauteuil et j'entendis avec une extrême attention le récit que voici :

« Je me suis marié il y a cinq ans. J'ai passé ici, dans cette campagne, le premier mois, *the honey moon*⁸. À cette maison sont liés les meilleurs instants de ma vie, et aussi certains de mes plus pénibles souvenirs.

« Un soir que nous nous promenions ensemble à cheval, la monture de ma femme, pour quelque raison, se cabra ; effrayée, mon épouse me remit la bride et revint à pied à la maison ; j'avais pris les devants. Dans la cour, je vis une télègue ; on me dit qu'il se trouvait dans mon cabinet une personne qui avait refusé de donner son nom, évoquant seulement une affaire à traiter avec moi. En entrant dans le cabinet, j'aperçus dans l'obscurité un homme couvert de poussière et à la barbe hérissée ; il se tenait près de la cheminée. Je m'approchai de lui, cherchant si ses traits me rappelaient quelqu'un. "Tu ne me reconnais pas, comte ?" dit-il d'une voix tremblante. "Silvio !" m'écriai-je en sentant, je l'avoue, mes cheveux se dresser sur ma tête. "Tout juste, reprit-il : tu as tiré sur moi, à moi de décharger mon pistolet, je suis venu pour cela ; es-tu prêt ?" Un pistolet dépassait de sa poche de côté. Je mesurai douze pas et me tins dans un angle, le priant de tirer au plus vite, avant le retour de ma femme. Il tarda à s'exécuter, réclamant de la lumière. On apporta des bougies. Je fermai la porte⁹, donnai l'ordre de ne laisser entrer personne et le priai à nouveau de tirer. Il sortit son pistolet et visa... Je comptais les secondes... je pensais à elle... Une affreuse minute s'écoula ! Silvio abaissa son bras. "Je regrette, dit-il, que ce pistolet ne soit pas chargé avec des noyaux de cerises... la balle est lourde. Je n'ai pas l'impression d'un duel entre nous, mais plutôt d'un assassinat : je n'ai pas l'habitude de viser un homme désarmé. Re commençons ; laissons le sort décider qui tirera en premier." J'étais complètement perdu... Il me semble que je commençai par refuser... Finalement, nous chargeâmes un second pistolet, et roulâmes deux billets ; il les déposa dans le bonnet que j'avais autrefois traversé d'une balle ; je sortis encore le numéro un. "Comte, tu as une chance diabolique", me dit-il avec un sourire moqueur que je n'oublierai jamais. Je ne comprends pas ce qui m'arriva, comment il put m'obliger... Toujours est-il que je tirai, et que ma balle creva ce tableau. »

Le comte indiqua du doigt le tableau portant les traces de balles ; son visage était en feu ; la comtesse était plus blanche que son mouchoir. Je ne pus retenir une exclamation...

« Je tirai, reprit le comte, et, Dieu soit loué ! je le manquai ; alors Silvio – en cet instant, il était vraiment effrayant – se mit à me viser. La porte s’ouvrit soudain et Macha¹⁰, avec un cri perçant, se jeta à mon cou. Sa présence me rendit mon courage. “Ma chérie, lui dis-je, ne vois-tu pas que nous plaisantons ? Quelle peur tu as eue ! Va boire un verre d’eau et reviens ; je te présenterai un vieil ami, un ancien camarade.” Macha ne me croyait toujours pas. “Est-ce la vérité, ce que dit mon mari ? C’est bien vrai, que vous plaisantez, tous les deux ?” demanda-t-elle à l’effrayant Silvio. “Il plaisante toujours, comtesse, lui répondit Silvio : un jour, il m’a giflé pour rire, il a percé ce bonnet d’une balle par plaisanterie, et il vient de me manquer, toujours pour rire ; il me vient l’envie de plaisanter à mon tour...” Après ces paroles, il voulait me mettre en joue... devant elle ! Macha se jeta à ses pieds. “Lève-toi, Macha, tu me fais honte !, m’écriai-je, fou de rage ; et vous, monsieur, cessez de vous moquer d’une pauvre femme ! Allez-vous tirer, oui ou non ?” “ Non, je ne vais pas tirer, répondit Silvio, me voilà satisfait : j’ai vu ton trouble, ton manque de hardiesse ; je t’ai contraint à tirer sur moi, cela me suffit. Tu te souviendras de moi. Je te livre à ta conscience.” Il allait sortir, mais il s’arrêta sur le seuil, jeta un coup d’œil en arrière, vers le tableau que ma balle avait troué, tira presque sans viser et disparut. Ma femme s’était évanouie ; mes domestiques regardaient Silvio avec effroi, sans oser l’arrêter ; il sortit sur le perron, héla son cocher et partit avant que j’eusse réussi à reprendre mes esprits. »

Le comte se tut. J’appris ainsi la fin de l’histoire dont le début m’avait tant frappé, autrefois. Je ne revis jamais son héros. On dit que Silvio commandait, lors de la révolte d’Alexandre Ypsilantis¹¹, un détachement d’hétéristes¹², et qu’il trouva la mort à la bataille de Sculeni¹³.

Notes

1. Unité administrative. Dirigées chacune par un gouverneur, les régions (ou provinces) sont divisées en districts désignés en général par leur chef-lieu. L’auteur, par prudence, ne donne aucun nom.
2. Doyen du village et celui qui, souvent, administrait le domaine pour le compte du *barine*, c’est-à-dire du seigneur.
3. Mot à mot : celle qui garde les clés des caves, celliers, et autres réduits.
4. Mot à mot : liqueurs non adoucies.
5. La verste mesurait un peu moins de 1,1 kilomètre.
6. Le texte dit « dans sa campagne », ou « dans son village » : rappelons que, du temps du servage, le village et toutes ses âmes (les foyers de moujiks) font partie d’un domaine... Il faut comprendre ainsi le « je me rendis à leur village » quelques lignes plus loin.
7. Le texte dit : « deux mois à l’avance et trois ans par la suite » : je ne crois pas le trahir en évitant la répétition du mot « mois ».
8. En anglais dans le texte.
9. Le verbe utilisé signifie plutôt « fermer à clé », mais la comtesse ouvrira la porte d’ici peu, alors...

10. Diminutif, forme caressante de Maria, Marie.
11. https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Ypsil%C3%A1ntis
12. <https://www.cnrtl.fr/definition/h%C3%A9t%C3%A9rie>
13. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Sculeni>

La tempête de neige

Galopant d'une congère à l'autre,
Les chevaux foulent la neige profonde...
Voici, à l'écart, une église
Semblant bien seule à la ronde.

La tempête entame soudain sa ronde,
La neige tombe en gros flocons ;
Faisant siffler son aile, le corbeau
Tournoie au-dessus du traîneau ;
Ce prophète de malheur fait entendre un gémissement !
Les chevaux pressent le pas et, attentivement,
Regardent devant eux les ténèbres,
En soulevant leur crinière...

Joukovski¹

À la fin de l'année 1811, époque mémorable pour nous, vivait sur son domaine de Niénaradovo le bon Gavriila Gavrilovitch² R^{***}. Son hospitalité et sa cordialité étaient célèbres aux alentours ; des voisins arrivaient à chaque instant chez lui pour festoyer et jouer au boston³ à cinq kopecks la partie avec sa femme, et certains pour jeter un coup d'œil sur Maria Gavrilovna, leur fille, demoiselle de dix-sept ans, svelte et le teint pâle : elle passait pour un riche parti, et nombreux étaient ceux qui songeaient à elle pour eux-mêmes ou pour leurs fils.

Maria Gavrilovna ayant fait son éducation dans les romans français, elle se trouvait en conséquence amoureuse. L'objet choisi par elle était un pauvre enseigne⁴ se trouvant en congé dans son village. Il va sans dire que le jeune homme brûlait d'une flamme égale à la sienne, et que les parents de sa bien-aimée, ayant remarqué leur attirance réciproque, avaient interdit à leur fille de seulement songer à lui, qu'ils considéraient plus mal encore qu'un assesseur de justice à la retraite.

Nos amants entretenaient une correspondance et se retrouvaient chaque jour en tête-à-tête dans un bosquet de pins ou près d'une vieille chapelle. Ils s'y

juraient un amour éternel, se lamentaient de leur sort et envisageaient diverses possibilités. À force de s'écrire et de converser de la sorte, il en arrivèrent – ce qui est bien naturel – à tenir le raisonnement suivant : « Si nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre, et si de cruels parents s'opposent à notre bonheur, n'avons-nous pas le droit de passer outre à leur volonté ? » il va de soi que cette heureuse pensée naquit d'abord dans le tête du jeune homme, et que l'imagination romanesque de Maria Gavrilovna la goûta fort.

L'hiver vint interrompre leurs rendez-vous ; mais leur correspondance n'en fut que plus vive. Dans chacune de ses lettres, Vladimir Nikolaiévitch suppliait Maria Gavrilovna de se fier à lui : ils se marieraient en secret, se cacheraient quelque temps puis viendraient se jeter aux pieds de ses parents, qui, bien sûr, seraient touchés par la constance héroïque des amants, émus par leur infortune, et leur diraient inmanquablement : « Dans nos bras, les enfants ! »

Maria Gavrilovna hésita longtemps ; elle rejeta de nombreux plans de fuite. Elle finit par donner son accord au suivant : elle devait, le jour fixé, se retirer dans sa chambre sans souper, en prétextant un mal de tête. Sa femme de chambre était du complot ; toutes les deux sortiraient dans le jardin par la porte de service, le traverseraient et trouveraient un traîneau les attendant, qui les emmènerait à cinq verstes⁵ de Niénaradovo, à Jadrino, directement à l'église du bourg, où les attendrait Vladimir.

La veille du jour décisif, Maria Gavrilovna ne ferma pas l'œil de toute la nuit ; elle fit ses paquets, emballa linge et vêtements et écrivit une longue lettre à son amie, demoiselle sentimentale, ainsi qu'une autre à ses parents. Elle leur disait adieu en usant des expressions les plus touchantes et en alléguant, pour excuser sa faute, la force irrésistible de sa passion, et elle terminait en écrivant qu'elle tiendrait pour la minute de la plus haute félicité de sa vie l'instant où il lui serait permis de se jeter aux pieds de ses chers parents. Ayant scellé les deux lettres avec un cachet de Toulou⁶ représentant deux cœurs enflammés avec une légende adéquate, elle se jeta sur son lit et s'assoupit juste avant l'aube ; mais d'effrayants rêves la réveillaient à tout moment. Tantôt il lui semblait qu'au moment de monter dans le traîneau pour aller se marier, son père l'arrêtait et la traînait dans la neige avec une douloureuse rapidité, pour la jeter dans un souterrain obscur et sans fond... et elle courait précipitamment, son cœur défaillant de façon indicible ; tantôt elle voyait Vladimir étendu dans l'herbe, pâle et ensanglanté. Mourant, il la suppliait d'une voix perçante de l'épouser au plus vite... D'autres visions hideuses et absurdes défilaient devant elle les unes après les autres. Elle finit par se lever, plus pâle que d'habitude, avec un mal de tête qui n'était nullement feint. Son père et sa mère remarquèrent son trouble ; leur tendre prévenance et leurs questions répétées : « Qu'y a-t-il, Macha⁷ ? Serais-tu malade, Macha ? » lui déchiraient le cœur. Elle s'efforçait de les calmer, de paraître gaie, sans y parvenir. Le soir arriva. La pensée qu'elle se retrouvait pour la dernière fois au milieu des siens lui serrait le cœur. Elle était à demi-morte ; elle disait secrètement adieu à tous les êtres et à tous les objets autour d'elle.

Le souper fut servi ; son cœur se mit à battre à grands coups. D'une voix tremblante, elle déclara n'avoir pas envie de souper, et se mit à prendre congé de ses parents. Ceux-ci l'embrassèrent et, à leur habitude, la bénirent : elle faillit se mettre à pleurer. Revenue dans sa chambre, elle se laissa tomber dans un fauteuil et fondit en larmes. Sa jeune femme de chambre fit ce qu'elle pouvait pour

l'apaiser et la reconforter. Tout était prêt. D'ici une demi-heure, Macha devait quitter pour toujours la maison paternelle, sa chambre, sa paisible vie de jeune fille... Au-dehors, c'était la tempête ; le vent hurlait, secouant les volets et les faisant claquer ; tout lui semblait menaçant et de mauvais présage. Dans la maison, tout s'endormit et le silence régna. Macha s'enveloppa d'un châle, mit un manteau chaud, saisit sa cassette et sortit sur le perron de l'entrée de service. Sa servante la suivait avec deux baluchons. Elles descendirent au jardin. La tempête de neige ne s'apaisait pas, le vent lui soufflait dessus comme pour arrêter la jeune criminelle. Elles traversèrent à grand-peine le jardin. Sur le seuil, un traîneau les attendait. Gelés, les chevaux piétinaient sur place ; le cocher de Vladimir faisait les cent pas devant les brancards en retenant les bêtes impatientes. Il aida la jeune fille et sa soubrette à s'installer et à trouver de la place pour les baluchons et la cassette, attrapa les rênes et les chevaux filèrent. Laissons la demoiselle à la bonne garde du destin et confions-la à l'habileté du cocher Tériochka, et voyons ce qu'il en est de notre jeune amant.

Vladimir s'était déplacé toute la journée. Le matin, il était allé voir le prêtre de Jadrino, pour s'entendre à grand-peine avec lui ; il s'était mis ensuite à chercher des témoins parmi les propriétaires voisins. Il se montra d'abord chez le cornette⁸ en retraite Dravine, quadragénaire qui s'empressa d'accepter, cette aventure, assurait-il, lui rappelant l'ancien temps et les frasques des hussards. Il persuada Vladimir de rester dîner avec lui, lui assurant que trouver les deux autres témoins ne présenterait aucune difficulté. En effet, aussitôt après le repas apparurent l'arpenteur Schmidt, moustachu et pourvu d'éperons, et le fils du chef de la police¹⁰ du district, garçon de quelque seize ans récemment entré chez les uhlands. Non seulement ils acceptèrent la proposition de Vladimir, mais ils jurèrent qu'ils étaient prêts à donner leur vie pour lui. Vladimir les étreignit avec effusion et rentra chez lui pour faire ses préparatifs.

Il faisait noir depuis longtemps. Vladimir envoya à Niénaradovo son homme de confiance, Tériochka, avec sa troïka¹¹ et des instructions détaillées, et fit atteler un petit traîneau à un seul cheval, et partit seul, sans cocher, pour Jadrino, où dans deux heures devait arriver également Maria Gavrilovna. Il connaissait la route, il n'en avait pas pour plus de vingt minutes.

Mais à peine Vladimir eut-il dépassé la haie et se retrouva-t-il en pleine campagne, que le vent se leva et qu'une telle tempête se forma qu'il ne vit plus rien. En une minute, la neige recouvrit le chemin ; autour de lui, tout disparut dans une brume trouble et jaunâtre traversée par de blancs flocons de neige ; le ciel se fondit avec la terre. Se retrouvant en plein champ, Vladimir tentait vainement de rejoindre la route ; le cheval avançait au hasard et, à chaque instant, tantôt montait sur une congère, tantôt s'enfonçait dans un fossé ; le traîneau ne faisait que verser. Vladimir s'efforçait de rester dans la bonne direction. Mais il lui semblait qu'une demi-heure s'était déjà écoulée sans qu'il eût atteint le petit bois de Jadrino. Dix minutes plus tard, le petit bois n'était toujours pas visible. Vladimir se mouvait dans une plaine coupée de profonds ravins. La tempête ne s'apaisait pas, le ciel restait couvert. Le cheval commençait à être fatigué, et Vladimir suait à grosses gouttes en dépit du fait qu'il se retrouvait à tout moment enfoncé à mi-corps dans la neige.

Il finit par s'apercevoir qu'il n'était pas dans la bonne direction ; Il arrêta le cheval, réfléchit, essaya de se rappeler et fut convaincu qu'il lui fallait prendre à

droite. Ce qu'il fit. Le cheval avançait à peine. Cela faisait plus d'une heure que Vladimir était en route. Jadrino ne devait plus être bien loin. Mais il avait beau avancer, la plaine était sans fin. Rien que des congères et des ravins ; le traîneau versait sans cesse, il devait tout le temps le redresser. Le temps passait ; Vladimir se mit à ressentir une vive inquiétude.

Enfin, sur le côté, quelque chose de sombre apparut. Vladimir tourna dans cette direction. En s'approchant, il aperçut un boqueteau. Dieu soit loué, se dit-il, me voilà tout près.. Il vint à la lisière du bosquet, espérant tomber sur la route connue ou faire le tour du bois : Jadrino se trouvait juste derrière. Il trouva bientôt une route qui le fit pénétrer dans l'obscurité des arbres que l'hiver avait dépouillés de leurs feuilles. Le vent se pouvait s'y déchaîner, le chemin était plat ; le cheval reprit courage, et Vladimir retrouva son calme.

Mais il avançait, il avançait toujours, pas de Jadrino ; le bois n'en finissait pas. Vladimir s'avisa avec terreur qu'il était entré dans une forêt inconnue. Le désespoir s'empara de lui. il donna un coup de fouet au cheval ; la pauvre bête partit au trot, mais se fatigua vite, et se remit au pas au bout d'un quart d'heure, malgré tous les efforts du malheureux Vladimir.

Peu à peu, la forêt se fit moins dense, et Vladimir en sortit ; toujours pas de Jadrino. Il devait être aux alentours de minuit. Il avança au hasard, les larmes aux yeux. La tempête avait cessé, les nuages se dispersaient, une plaine s'étendait devant lui, couverte d'un tapis blanc et onduleux. La nuit était assez claire. Il aperçut, non loin de lui, un hameau composé de quatre ou cinq chaumières. Vladimir s'y rendit. Devant la première petite izba, il sauta de son traîneau, courut à la fenêtre et se mit à y frapper. Au bout de quelques minutes, le volet de bois se leva et un vieillard se pencha au dehors, montrant sa barbe blanche. « Qu'est-ce que tu veux ? — Jadrino, c'est loin ? — Si Jadrino, c'est loin ? — Oui ! C'est loin ? — Pas bien loin ; une dizaine de verstes. » À cette réponse, Vladimir s'attrapa les cheveux et se figea comme un homme condamné à mort.

« Et d'où viens-tu ? » reprit le vieux. Vladimir n'avait pas le cœur de répondre à des questions. « Vieillard, peux-tu me procurer des chevaux pour aller à Jadrino ? » demanda-t-il. « Nous n'avons pas de chevaux » répondit le moujik. « Un guide, au moins ? Je le paierai autant qu'il voudra. — Bouge pas, dit le vieux en abaissant le volet, je t'envoie mon fils, il te guidera. » Vladimir se mit à attendre. Moins d'une minute plus tard, il frappa de nouveau à la fenêtre. Le volet se releva, la barbe se montra. « Qu'est-ce que tu veux ? — Alors, ton fils ? — Il arrive, il se chausse. Tu es peut-être transi ? Entre te réchauffer. — Merci, envoie-moi vite ton fils. »

La porte grinça ; un jeune gars sortit, un gourdin à la main, et se mit devant le traîneau, tantôt montrant la route, tantôt cherchant le chemin recouvert par les congères. « Quelle heure est-il ? » lui demanda Vladimir. « Il fera bientôt jour », répondit le jeune moujik. Vladimir ne desserra plus les lèvres.

Les coqs chantaient et il faisait déjà clair lorsqu'ils atteignirent Jadrino. L'église était fermée. Vladimir paya son guide et alla chez le prêtre. dans la cour, point de troïka. Quelle nouvelle n'allait-il pas apprendre !

Mais retournons à nos braves propriétaires de Niénaradovo, et voyons ce qui se passe là-bas.

Rien du tout.

Les deux vieux se réveillèrent et allèrent au salon, Gavrila Gavriloitch en bonnet de nuit et veston de fine laine, Praskovia Ivanovna¹² en robe de chambre ouatée. Le samovar apporté, Gavrila Gavriloitch envoya une jeune servante prendre des nouvelles de Maria Gavriloitch : avait-elle bien dormi, comment se sentait-elle ? La servante revint en annonçant que Mademoiselle disait avoir mal dormi, mais qu'elle se sentait mieux maintenant et qu'elle allait venir tout de suite. Effectivement, la porte s'ouvrit et Maria Gavriloitch s'approcha pour souhaiter le bonjour à ses parents.

« Comment va ta tête, Macha ? » demanda Gavrila Gavriloitch. « Mieux, papa », répondit Macha. « Tu as dû t'asphyxier un peu hier, Macha », dit Praskovia Ivanovna. « C'est possible, maman », répondit Macha.

La journée se passa bien, mais, la nuit, Macha tomba malade. On envoya chercher un médecin en ville. Il arriva au soir et trouva la jeune fille en plein délire. Une fièvre chaude s'était déclarée, et la pauvre malade resta deux semaines au bord de la tombe.

Personne, dans la maison, ne savait rien de la fuite envisagée; les lettres écrites la veille avaient été brûlées ; craignant la colère des maîtres, sa femme de chambre n'avait rien raconté à personne. Le prêtre, le cornette à la retraite, l'arpenteur moustachu et le jeune uhlan se montrèrent discrets, et non sans raison. Le cocher Térïochkane ne disait jamais rien de trop, même en état d'ébriété. De la sorte, le secret fut gardé par plus d'une demi-douzaine de conspirateurs. Mais Maria Gavriloitch, dans son délire, se trahissait elle-même. Toutefois, ses paroles étaient à ce point décousues que sa mère, qui ne quittait pas son chevet, put juste saisir que sa fille était éperdument amoureuse de Vladimir Nikolaïévitch, et que cet amour semblait être la cause de sa maladie. Elle s'en entretenait avec son mari, ainsi qu'avec quelques voisins, et il fut finalement décidé d'un commun accord que tel était, assurément, le destin de Maria Gavriloitch, que les mariages s'écrivent dans le ciel¹⁴, que pauvreté n'est pas vice, que l'on vit avec un homme, et non avec la richesse, etc. Les proverbes de mœurs nous sont étonnamment utiles lorsque nous sommes en peine de trouver d'autres justifications.

Cependant, la jeune fille commença à se rétablir. Depuis longtemps, on ne voyait plus Vladimir chez Gavrila Gavriloitch. Il redoutait l'accueil qu'on lui faisait d'ordinaire. On convint d'envoyer le chercher en lui annonçant son bonheur inespéré : le mariage était accordé. Mais quelle ne fut pas la surprise des propriétaires de Niénaradovo en recevant de Vladimir, pour toute réponse à leur invitation, une lettre insensée ! Il y déclarait qu'il ne mettrait plus les pieds chez eux, et leur demandait d'oublier un malheureux qui ne pouvait plus espérer que la mort. Quelques jours plus tard, ils apprirent que Vladimir était parti à l'armée. Cela se passait en 1812.

On resta longtemps sans oser l'annoncer à la convalescente Macha. Elle ne mentionnait jamais Vladimir. Quelques mois plus tard, ayant lu son nom parmi ceux de gens grièvement blessés lors de faits d'armes glorieux à Borodino, elle s'évanouit, ce qui fit craindre un retour de la fièvre chaude. Mais, Dieu merci, cette pâmoison n'eut pas de suite.

Elle eut un autre motif d'affliction : Gavrila Gavriloitch mourut, en la laissant unique héritière de ses biens. Mais cet héritage ne la consolait pas ; elle partageait sincèrement le chagrin de la pauvre Praskovia Ivanovna, à qui elle promit de ne

pas l'abandonner ; elles quittèrent toutes les deux Niénaradovo, lieu de tristes souvenirs, et partirent s'installer au domaine de N***.

Là aussi, les prétendants se mirent à vibronner autour de cette délicieuse jeune fille et riche parti ; mais à aucun elle ne donnait le moindre espoir. Sa mère essayait parfois de la convaincre de se choisir un ami ; Maria Gavrilovna hochait la tête et devenait pensive. Vladimir n'était plus de ce monde : il était mort à Moscou, la veille de l'entrée des Français dans la ville. Son souvenir paraissait sacré pour Macha ; en tout cas, elle conservait tout ce qui pouvait le lui évoquer : les livres qu'il avait lus autrefois, ses dessins, ses partitions et les vers qu'il avait recopiés pour elle. Au courant de tout cela, les voisins admiraient sa constance et guettaient par avance avec curiosité le héros qui triompherait enfin de la triste fidélité de cette virginale Artémise¹⁶.

Cependant, la guerre s'était glorieusement terminée. Nos régiments rentraient d'au-delà les frontières. Le peuple courait à leur rencontre. Les musiciens jouaient des airs des pays conquis : *Vive Henri Quatre*¹⁷, des valse du Tyrol et des airs de *Joconde*¹⁸. Les officiers, encore presque adolescents au début de la campagne, revenaient en hommes devenus virils dans l'atmosphère des batailles, et couverts de croix¹⁹. Les soldats causaient gaiement entre eux, en fourrant à tout moment dans leurs propos des mots français ou allemands. Époque inoubliable ! Temps de gloire et d'enthousiasme ! Comme le cœur russe battait avec force au mot de « Patrie » ! Qu'ils étaient doux, les pleurs des retrouvailles ! Comme nous unissions tous en nous le sentiment de fierté nationale et l'amour du Tsar ! Et quels instants vivait le souverain !

Les femmes, les femmes russes étaient alors incomparables. Leur froideur habituelle avait disparu. Leur enthousiasme était véritablement enivrant, lorsqu'elles accueillaient les vainqueurs avec des « Hourra ! »

En jetant leurs bonnets en l'air²⁰

Lequel des officiers de l'époque ne reconnaîtrait pas qu'il doit à la femme russe la meilleure, la plus précieuse des récompenses ?...

Durant cette splendide époque, Maria Gavrilovna vivait avec sa mère dans la province de *** et ne put voir les deux capitales²¹ fêter le retour des troupes. Mais l'enthousiasme était peut-être encore plus fort dans les districts et les villages. Un officier y faisant son apparition était porté en triomphe, tandis que l'amoureux en frac perdait tout intérêt.

Nous avons déjà mentionné qu'en dépit de sa froideur, Maria Gavrilovna se voyait, comme autrefois, entourée de galants intéressés. Mais ils durent tous céder la place lorsque se montra dans son château Bourmine, colonel de hussard nanti d'une blessure, de la croix de Saint-Georges portée à la boutonnière et d'une « intéressante pâleur », comme disaient les demoiselles de là-bas. Il avait environ vingt-six ans. Il était venu en congé sur ses terres, voisines du village de Maria Gavrilovna²². Celle-ci le remarqua tout particulièrement. En sa présence, elle reprenait vie, sortant de sa rêverie coutumière. On n'ira pas jusqu'à dire qu'elle faisait la coquette avec lui ; mais le poète, en voyant sa conduite, eût demandé²³ :

Se amor non è, che dunque ?...

Bourmine était en effet un charmant jeune homme. Il possédait précisément l'esprit qui plaît aux femmes : décence et observation, raillerie insouciante et sans aucune prétention. Avec Maria Gavrilovna, il adoptait des façons libres et simples ; mais, quoi qu'elle dît ou fît, ses regards la suivaient, et son âme également. Il semblait modeste et d'un caractère doux, mais la rumeur assurait qu'il avait été autrefois un mauvais sujet de premier ordre, et cela ne lui nuisait pas dans l'opinion de Maria Gavrilovna, laquelle, ainsi que toutes les jeunes dames, se faisait un plaisir d'excuser les frasques révélant la hardiesse et l'ardeur d'un caractère.

Mais plus que tout le reste (plus que sa tendresse, plus que l'agrément de sa conversation, plus que son *intéressante pâleur*, plus que son bras en écharpe), le silence du jeune hussard excitait sa curiosité et son imagination. Elle ne pouvait ignorer qu'elle lui plaisait beaucoup ; de son côté, avec son esprit et son expérience, il avait pu se rendre compte qu'elle l'avait distingué : comment se faisait-il qu'elle ne le vît pas encore à ses pieds, lui déclarant son amour ? Qu'est-ce qui le retenait ? Était-ce la timidité liée à un amour véritable, la fierté, ou la coquetterie d'un rusé galant ? Cela restait pour elle une énigme. Après mûre réflexion, elle conclut à la timidité, et décida de l'encourager en lui manifestant davantage d'attention et même, suivant les circonstances, de tendresse. Elle préparait le dénouement le plus inattendu et attendait avec impatience la minute de l'explication romanesque. De quelque nature qu'il soit, le secret pèse toujours sur le cœur féminin. Ses manœuvres guerrières obtinrent le succès escompté : en tout cas, Bourmine devint si pensif, et ses yeux noirs se posaient sur Maria Gavrilovna avec une telle flamme que la minute décisive, semblait-il, approchait grandement. Les voisins parlaient du mariage comme d'une affaire déjà conclue, tandis que la bonne Praskovia Ivanovna se réjouissait de voir que sa fille s'était enfin trouvé un fiancé digne d'elle.

La vieille dame était un jour assise seule au salon, faisant une « grande patience », lorsque Bourmine entra dans la pièce et s'enquit aussitôt de Maria Gavrilovna. « Elle est au jardin, répondit la vieille ; allez la voir, je reste ici à vous attendre. » Bourmine s'en alla, cependant que la vieille femme se signait en pensant : « Tout cela prendra peut-être fin aujourd'hui même ! »

Bourmine trouva Maria Gavrilovna près de l'étang, sous un saule, un livre dans les mains et vêtue d'une robe blanche, en véritable héroïne de roman. Après les premières questions, Maria Gavrilovna cessa volontairement d'entretenir la conversation, accroissant ainsi leur gêne à tous deux, gêne qui ne pouvait se dissiper qu'au moyen d'une explication soudaine et décisive. Ce qui se produisit : sentant le caractère embarrassant de sa situation, Bourmine déclara qu'il cherchait depuis longtemps l'occasion de lui ouvrir son cœur, et lui demanda de lui accorder un instant son attention. Maria Gavrilovna ferma son livre et ferma les lignes en signe de consentement.

« Je vous aime, dit Bourmine ; je vous aime passionnément... » (Maria Gavrilovna rougit et baissa un peu plus la tête.) « J'ai agi imprudemment en cédant à la douce habitude de vous voir et de vous entendre tous les jours... (Maria Gavrilovna se souvint de la lettre de Saint-Preux²⁴.) Il est trop tard maintenant pour que je m'oppose à ma destinée ; votre souvenir, votre image charmante et incomparable seront désormais la joie et le tourment de mon existence ; mais il me reste la pénible obligation de vous découvrir mon effrayant secret, et de placer

entre nous une barrière infranchissable... — Elle a toujours existé, l'interrompt vivement Maria Gavrilovna, je n'aurais jamais pu être votre femme... — Je sais, répondit-il à mi-voix, je sais que vous avez aimé quelqu'un autrefois, mais il est mort et vous l'avez pleuré durant trois années... Bonne et chère Maria Gavrilovna ! N'essayez pas de m'enlever ma dernière consolation : la pensée que vous auriez consenti à faire mon bonheur si... taisez-vous, de grâce, taisez-vous. Vous me mettez au supplice²⁵. Oui, je sens que vous auriez été mienne, mais — je suis l'être le plus malheureux au monde... je suis marié ! »

Maria Gavrilovna le regarda, stupéfaite.

« Je suis marié, reprit Bourmine, je suis marié depuis trois ans, sans savoir qui est ma femme, où elle est ni si je dois la voir un jour !

— Que dites-vous là ? s'écria Maria Gavrilovna ; que c'est étrange !

Poursuivez ; je raconterai ensuite... mais continuez, je vous en prie.

— Au début de l'année 1812, dit Bourmine, je me hâtais d'arriver à Vilna, où se trouvait notre régiment. Arrivé tard un soir au relais de poste, je m'apprêtais à donner l'ordre d'atteler des chevaux au plus vite, lorsque se leva d'un coup une épouvantable tempête de neige ; le maître de poste et les postillons me conseillèrent d'attendre. Je commençai par les écouter, mais une inexplicable inquiétude s'empara de moi ; on eût dit que quelqu'un me poussait en avant. Cependant, la tempête ne s'apaisait pas ; je n'y tins plus, ordonnai à nouveau d'atteler et partis au milieu de la bourrasque. Le postillon eut l'idée de longer la rivière, ce qui devait nous faire gagner trois verstes. Les rives étaient couvertes de neige ; le postillon rata l'endroit où elles rencontraient la route, de sorte que nous nous retrouvâmes dans un coin inconnu. La tempête se prolongeait ; apercevant une lueur, je donnai l'ordre de se rendre de ce côté. Nous arrivâmes dans un village ; il y avait de la lumière dans l'église en bois ; L'église était ouverte, et quelques traîneaux se trouvaient dans son enceinte ; des gens faisaient les cent pas sur le parvis. « Par ici ! Par ici ! » crièrent des voix. J'ordonnai au postillon d'approcher de l'église. « Allons, où as-tu été traîner ? me dit quelqu'un : la fiancée s'est évanouie, le pope ne sait pas quoi faire ; nous étions bien près de nous en retourner. Entre au plus vite. » Sans rien dire, je sautai hors du traîneau et entrai dans l'église faiblement éclairée par deux ou trois cierges. Une jeune fille était assise sur un banc dans un coin sombre ; une autre lui frictionnait les tempes. « Dieu soit loué, dit-elle, vous voilà tout de même. Vous avez failli faire mourir Mademoiselle. » Le vieux prêtre s'approcha de moi et me demanda : « Faut-il commencer ? — Commencez, commencez, mon père », répondis-je distraitement. On releva la jeune fille, qui me sembla jolie... Incompréhensible, impardonnable légèreté... je me tins à ses côtés devant le lutrin²⁶ ; le prêtre se dépêchait ; trois hommes et la servante soutenaient la jeune fille, entièrement occupés d'elle. On nous maria²⁷. « Embrassez-vous », nous dit-on. Ma femme tourna vers moi son pâle visage. J'allais l'embrasser, mais... « Ah, ce n'est pas lui ! Ce n'est pas lui ! » s'exclama-t-elle, avant de retomber sans connaissance. Les témoins me fixaient avec des yeux effarés. Je me retournai, sortis de l'église sans qu'on y fit obstacle, me jetai dans le traîneau²⁸ et criai : « Allez ! »

— Mon Dieu ! s'écria Maria Gavrilovna, et vous ne savez pas ce qu'il advint de votre pauvre femme ?

— Je l'ignore, répondit Bourmine — j'ignore le nom du village où je me suis marié ; je ne me souviens pas de quel relais de poste j'étais parti. En ce temps-là,

j'attachais si peu d'importance à ma criminelle fredaine que, une fois loin de l'église, je m'endormis et ne me réveillai que le lendemain matin, au troisième relais. Le serviteur qui m'accompagnait à l'époque est mort pendant la campagne, si bien que je n'ai même pas l'espoir de retrouver celle dont je me suis moqué si cruellement, et qui maintenant se trouve si durement vengée.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! dit Maria Gavrilovna en lui prenant la main – c'était donc vous ! Et vous ne me reconnaissez pas ? »

Bourmine pâlit... et se jeta à ses pieds...

Notes

1. Vers extraits du poème *Svetlana*. Vassili Joukovski (1783-1852), poète et traducteur. Par ses traductions d'auteurs anglais, français et allemands, il introduisit le romantisme en Russie. D'une activité inlassable, il fut en outre le précepteur du futur Alexandre II et participa à diverses sociétés et revues littéraires. On peut signaler un tour de force : la traduction en vers de *l'Odyssée*, à partir d'une traduction allemande.
2. Gavriila et Gavril sont des formes populaires de Gavriil : nous avons ici Gabriel, fils de Gabriel...
3. Jeu de cartes pratiqué, avant le whist, dans toute l'Europe au XIX^e siècle.
4. Ancien grade d'officier subalterne dans l'armée russe, juste en-dessous du sous-lieutenant.
5. Rappel : la verste faisait 1086 mètres.
6. La ville de Toula était célèbre pour ses sceaux ouvragés.
7. Diminutif de Maria.
8. Officier subalterne de cavalerie, grade équivalent à celui d'enseigne dans l'infanterie.
9. Repas principal pris tard, comme le dîner d'ancien régime en France.
10. Il s'agit du classique *capitaine-ispravnik*, chef de police rurale.
11. Attelage de trois chevaux, tirant ici un grand traîneau couvert.
12. Prascovie, fille d'Ivan : l'épouse est nommée seulement à présent.
13. À cause d'un poêle qui fume.
14. Expression allemande ; le texte russe dit : on ne peut contourner le promis à cheval...
15. Le sept septembre 1812. Plus connu en France sous le nom de « bataille de la Moskova ».
16. https://fr.wikipedia.org/wiki/Art%C3%A9mise_Ire
17. En français dans le texte, tel quel. Vieille chanson en l'honneur d'Henri IV, durablement populaire en France.
18. Œuvre de 1814 de Nicolas Isouard : https://fr.wikipedia.org/wiki/Nicolas_Isouard, à ne pas confondre avec *La Gioconda*, opéra d'Amilcare Ponchielli, livret de Boïto, créé à la Scala en 1876...
19. Croix de Saint-Georges, et autres décorations.
20. Citation de la pièce de Gribouïédov *Du malheur d'avoir de l'esprit*, acte II, scène 5. *Hourrah, etc.* se trouve à la fin d'une tirade de Tchatski (à la fin de la scène) évoquant l'élan patriotique au retour de l'armée russe en 1815.
21. Moscou et Saint-Pétersbourg.
22. Rappel habituel : en ces temps de servage, un domaine comporte un village appartenant (y compris ses âmes) au propriétaire...

23. En italien dans le texte, avec une note traduisant en russe : si ce n'est pas de l'amour, qu'est-ce donc ? Ce vers est le début du sonnet LXXXVII de Pétrarque, comme me l'a signalé Michel Delarche.
24. *St-Preux* en français dans le texte, avec une note en russe : première lettre de Saint-Preux à Julie, dans *La nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau...
25. Schiffrin et Gide attribuent à Maria le passage : *taisez-vous, de grâce, taisez-vous. Vous me mettez au supplice.* Rien ne l'indique dans le texte russe.
26. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Analogion>
27. En plaçant au-dessus d'eux la couronne du mariage.
28. Le texte précise – on s'en serait douté : traîneau couvert...
29. Une vingtaine d'années plus tôt, était parue la nouvelle de Kleist *La marquise d'O*, qui a sans doute inspiré Pouchkine. En voici une traduction : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Marquise_d%E2%80%99O%E2%80%A6/Texte_entier

Le marchand de cercueils

Ne voyons-nous pas chaque jour les cercueils,
Les rides d'un monde vieillissant ?

Dierjavine¹

Le reste du bric-à-brac du marchand de cercueils Adrien Prokhorov fut flanqué dans le corbillard et les deux rosses étiques se traînèrent pour la quatrième fois de la rue Basmanaïa à la rue Nikitskaïa, où emménageait Prokhorov avec sa maisonnée. Ayant cadennassé l'ancien magasin, il plaça sur le portail un écriteau indiquant que la maison était à vendre ou à louer, puis se rendit à pied à sa nouvelle demeure. En approchant de la maisonnette jaune qui le tentait depuis si longtemps et qu'il venait enfin d'acquérir pour une coquette somme, le vieux marchand de cercueils constata avec surprise qu'il ne ressentait pas de joie. En franchissant le seuil encore mal connu, et en trouvant le désordre le plus complet dans son nouveau logis, il eut un soupir en repensant à son ancienne mesure où il avait fait régner, dix-huit ans durant, un ordre rigoureux ; il réprimanda ses deux filles et la femme à toutes mains qu'il employait, leur reprochant de lambiner, et se mit lui-même à les aider. Bientôt, tout fut à l'endroit ; l'armoire aux icônes, le vaisselier, le divan et le lit occupèrent la place qui leur était assignée dans la pièce du fond ; dans la cuisine et au salon se retrouvèrent les articles du patron : les cercueils de toutes les tailles et toutes les couleurs, ainsi que les armoires contenant les chapeaux de deuil, les manteaux et les flambeaux. À la porte

cochère, l'enseigne, un Amour grassouillet tenant à la main un flambeau renversé, annonça : *Vente et garniture de cercueils simples ou peints, location de cercueils, réparation de cercueils usagés*. Les jeunes filles s'en furent dans leur petite chambre. Adrien fit le tour de sa maison, s'assit près de la fenêtre et ordonna de faire chauffer le samovar.

Le lecteur éclairé sait² que, aussi bien chez Shakespeare que chez Walter Scott, les fossoyeurs sont gens joyeux et facétieux, comme pour mieux frapper nos imaginations par ce contraste. Par respect pour la vérité, nous ne pouvons suivre leur exemple, et il nous faut reconnaître que le caractère de notre héros s'accordait parfaitement avec son lugubre métier. Adrien Prokhorov était le plus souvent morose et songeur. Il ne sortait de son silence que pour chapitrer ses filles lorsqu'il les surprenait les bras ballants, occupées à regarder les passants par la fenêtre, ou bien pour demander un prix exagéré pour ses articles à ceux qui avaient le malheur (mais parfois aussi le plaisir) d'avoir besoin de recourir auxdits articles. Or donc, Adrien, assis devant la fenêtre et buvant sa septième tasse de thé, était plongé dans de tristes réflexions; Il pensait à la pluie battante qui avait surpris, une semaine plus tôt, juste à la barrière de la ville, le cortège funèbre d'un brigadier en retraite. Plus d'un manteau avait rétréci, plus d'un chapeau s'était gondolé. Il prévoyait d'inévitables dépenses, car sa vieille réserve de vêtements de deuils était dans un état pitoyable. Il avait l'espoir de se rattraper de sa perte grâce à la vieille Trioukhina, une marchande qui était sur son lit de mort depuis près d'un an. Mais la Trioukhina se mourait à Razgouliaï et Prokhorov redoutait que ses héritiers, reniant leurs engagements et reculant devant la distance, ne s'entendissent avec un entrepreneur du coin.

Ces ruminations furent brusquement interrompues par trois coups frappés à la porte, rituel maçonnique³. « Qui est là ? » demanda Prokhorov. La porte s'ouvrit et livra passage à un homme dans lequel on reconnaissait au premier coup d'œil un artisan allemand et qui, l'air joyeux, s'approcha du marchand de cercueils. « Excusez-moi, aimable voisin, fit-il dans ce russe abâtardi qui nous fait rire encore de nos jours, excusez-moi de vous déranger... je souhaitais faire au plus vite votre connaissance. Je suis cordonnier, je m'appelle Gottlieb Schulz et j'habite de l'autre côté de la rue, dans cette maisonnette juste en face de vos fenêtres. Je fête demain mes noces d'argent et je vous invite, vous et vos filles, à venir déjeuner chez moi en bonne amitié. » L'invitation fut accueillie favorablement et le marchand de cercueils pria le cordonnier de s'asseoir pour prendre une tasse de thé ; grâce au tempérament sociable de Gottlieb Schulz, ils eurent vite une discussion très cordiale.

« Comment vont les affaires de Votre Grâce ? s'enquit Adrien.

— Hé-hé-hé, répondit Schulz, couci-couça. Je n'ai pas à me plaindre. Bien sûr, mon commerce n'est pas le vôtre : on peut se passer de bottes, mais un mort ne peut vivre sans cercueil⁴.

— C'est la pure vérité, observa Adrien, sapristi, si quelqu'un n'a pas de quoi se payer des bottes, il peut toujours rester pieds nus, soit dit sans vous offenser ; mais même un mendiant mort obtient son cercueil, fût-ce gratis. »

Cette conversation se prolongea encore de la sorte quelque temps ; enfin, le cordonnier se leva et prit congé en renouvelant son invitation.

Le lendemain, sur le coup de midi, le marchand de cercueils et ses filles sortirent par la porte de la cour de leur nouvelle demeure et s'en allèrent chez leur

voisin. Dérageant ici à l'usage en cours chez les romanciers actuels⁵, je ne vais pas décrire le caftan russe d'Adrien Prokhorov, pas plus que la toilette à l'européenne d'Akoulina et de Daria. Je crois cependant qu'il n'est pas superflu de faire remarquer que les deux jeunes filles portaient des souliers rouges et des chapeaux jaunes, ce qu'elles réservaient à des occasions solennelles.

Le logement exigü du cordonnier était rempli d'invités, pour la plupart des artisans allemands accompagnés de leurs épouses et de leurs apprentis. Pour représenter les fonctionnaires russes, il ne se trouvait que le policier de quartier⁶ lourko, un Finnois⁷ qui, en dépit de son humble condition, avait su acquérir les faveurs de leur hôte. Il servait à ce titre depuis vingt-cinq ans, avec loyauté et fidélité, comme le postillon de Pogorielski⁸. L'incendie de l'an douze⁹ qui détruisit la première capitale impériale avait anéanti jusqu'à sa guérite jaune. Mais aussitôt l'ennemi chassé, une nouvelle guérite surgit à sa place, grise cette fois, avec de petites colonnes doriques, et lourko se remit à faire les cent pas devant *avec la hache et la cuirasse de bure*¹⁰. La plupart des Allemands domiciliés près de la Porte Nikitskaïa¹¹ le connaissaient : il arrivait même à certains d'entre eux de rester dormir chez lui le dimanche soir. Adrien fit aussitôt sa connaissance, y voyant un homme dont on pouvait, tôt ou tard, avoir besoin, et ils se retrouvèrent assis l'un à côté de l'autre lorsqu'on passa à table. Monsieur et madame Schulz et leur fille Lottchen, demoiselle de dix-sept ans, tout en faisant honneur au repas, aidaient la cuisinière à faire le service. La bière coulait généreusement. lourko mangeait comme quatre ; Adrien n'était pas en reste ; ses filles se montraient plus guindées ; la conversation – en allemand – se faisait, d'heure en heure, plus bruyante. Soudain, le maître de maison réclama l'attention de tous et, débouchant une bouteille de vin cachetée, dit à voix haute en russe : « À la santé de ma chère Louisa ! » Le vin pétillant moussa dans les verres. Leur hôte embrassa avec tendresse le frais visage de sa compagne¹², jeune quadragénaire, et les invités burent en tumulte à la santé de la bonne Louisa. « À la santé de mes aimables invités ! » lança le maître de maison en ouvrant une autre bouteille – et les invités le remercièrent en vidant leurs verres. Alors, les toasts s'enchaînèrent : on but à la santé de chacun des convives en particulier, on but à la santé de Moscou et d'une pleine douzaine de petites villes allemandes, on but à la santé de toutes les corporations, en gros et en détail, on but à la santé des maîtres comme des compagnons. Adrien buvait avec ardeur et devint gai au point de risquer un toast facétieux. Tout-à-coup, l'un des invités, un boulanger corpulent, leva son verre en s'écriant : « À la santé de ceux pour qui nous travaillons, *unserer Kundleute*¹³ ! » Proposition qui, comme toutes les autres, fut acceptée dans une joyeuse unanimité. Les convives entreprirent de se saluer individuellement : le tailleur salua le cordonnier, celui-ci le salua en retour, le boulanger leur adressa son salut à tous les deux, eux-mêmes saluèrent le boulanger, et ainsi de suite. Au beau milieu de ces salutations réciproques, lourko s'écria à l'adresse de son voisin : « Allons, petit père, bois donc à la santé de tes macchabées ! » Ce qui déclencha l'hilarité générale, mais le marchand de cercueils se renfrogna, prenant mal la chose. Personne ne s'en aperçut, la beuverie se poursuivit, et les vêpres sonnaient déjà quand on se leva de table.

Les invités se séparèrent tard, et d'humeur joyeuse, pour la plupart. Le gros boulanger et un relieur, dont le visage

ressemblait à une reliure de maroquin rouge¹⁴,

raccompagnèrent lourko à sa guérite, chacun lui prenant un bras, se conformant pour l'occasion à l'expression russe qui signifie : à charge de revanche. Le marchand de cercueils rentra chez lui ivre et irrité.

« En quoi donc, ratiocinait-il à haute voix, en quoi ma profession est-elle moins honorable que les autres ? Marchand de cercueils, ce serait comme bourreau ? Qu'ont-ils à rire, ces hérétiques¹⁵ ? Suis-je un bouffon, par hasard ? Moi qui voulais les inviter à venir faire bombance, à pendre la crémaillère chez moi : pas question ! Je vais plutôt inviter ceux pour qui je travaille : mes défunts orthodoxes¹⁶.

— Y penses-tu, petit père ? fit sa femme de chambre, occupée à le déchausser. En voilà des absurdités ! Signe-toi bien vite ! Inviter les morts à venir pendre la crémaillère ! Quelle horreur !

— C'est juré, je vais les inviter, reprit Adrien, et pour demain, même. Mes bienfaiteurs, je vous invite à un festin demain soir chez moi ; ce sera à la fortune du pot¹⁷. »

Ayant dit, le marchand de cercueils gagna son lit et se mit très vite à ronfler.

Il ne faisait pas encore jour lorsqu'on réveilla Adrien. La marchande Trioukhina avait rendu l'âme pendant la nuit, et son commis avait dépêché un coursier au grand galop pour en informer Adrien. Le marchand de cercueils lui donna dix kopecks de pourboire¹⁸, s'habilla en toute hâte et partit en fiacre pour Razgouliaï. Devant le portail de la défunte se tenaient déjà des agents, et des marchands déambulaient comme des corbeaux ayant flairé un cadavre. Jaune comme de la cire, mais point encore affectée par la décomposition, la morte était allongée sur une table¹⁹. Autour d'elle se pressaient parents, voisins et domestiques. Toutes les fenêtres étaient ouvertes ; des cierges brûlaient ; des prêtres récitaient des prières. Adrien s'approcha du neveu de Trioukhina, jeune marchand vêtu d'une redingote à la mode, pour lui déclarer que le drap mortuaire et les autres accessoires funèbres lui seraient fournis sans délai et en parfait état. L'héritier le remercia distraitement, ajoutant qu'il ne discuterait pas le prix et qu'il s'en remettait à la probité du marchand. À son habitude, le fabricant de cercueils jura de s'en tenir au juste prix ; il échangea un regard chargé de sens avec le commis et s'en fut prendre ses dispositions. Il fit toute la journée des allers-retours entre Razgouliaï et la Porte Nikitskaïa ; au soir, il en eut terminé et revint chez lui à pied, ayant renvoyé le cocher. Il faisait clair de lune. Le marchand de cercueils parvint sans encombre à la Porte Nikitskaïa. Près de la Cathédrale de l'Ascension²⁰, il s'entendit héler par notre sergent lourko qui, ayant reconnu l'homme des pompes funèbres, lui souhaitait bonne nuit. Il était déjà tard. Le fabricant de cercueils approchait de sa maison lorsqu'il lui sembla voir quelqu'un venir près de sa porte, l'ouvrir et disparaître à l'intérieur. « Qu'est-ce donc ? pensa-t-il. On a encore besoin de moi ? Ou n'est-ce pas plutôt un voleur ? Ou bien des amants venus conter fleurette à mes bêtasses ? Ça se pourrait bien ! » Et le marchand de cercueil songeait déjà à appeler son ami lourko à l'aide. À cet instant, une autre silhouette apparut près de la porte, s'apprêtant à entrer, mais, apercevant le maître de maison qui accourait, elle s'arrêta et ôta son chapeau tricorne. Adrien eut l'impression de reconnaître l'individu, sans pourtant avoir eu le temps de bien l'observer. « Vous êtes venu me voir ? fit-il, essoufflé. Je vous en prie, entrez. — Pas de cérémonies, petit père,

répondit l'autre d'une voix sourde, passe devant, montre le chemin à tes invités ! » Adrien n'avait guère eu le temps de faire des cérémonies. Le portillon était ouvert, il monta l'escalier, l'autre derrière lui. Il sembla au fabricant de cercueils qu'on marchait dans l'appartement. « Quelle diablerie est-ce là ? » se dit-il en se dépêchant d'entrer... là, les jambes lui manquèrent. La pièce était pleine de morts. Par la fenêtre, la lune éclairait leurs figures jaunies ou bleuies, leurs bouches effondrées faisant saillir leurs nez... Adrien reconnut avec épouvante en eux les gens enterrés par ses soins, et celui qui l'avait suivi n'était autre que le brigadier enterré sous l'averse. Les dames comme les messieurs, ils vinrent tous entourer le marchand de cercueils, lui adressant saluts et compliments, en dehors d'un pauvre hère enterré récemment sans avoir rien payé, qui restait humblement à l'écart, cachant sa gêne et ses haillons dans un coin. Tous les autres avaient des tenues décentes : les femmes en bonnets à rubans, les gradés²¹ en uniformes mais la barbe en désordre, les marchands en caftans de fête. « Vois-tu, Prokhorov, dit le brigadier au nom de toute l'honorable compagnie, nous nous sommes tous levés à ton invitation ; seuls sont restés chez eux ceux à qui manquait la force, ceux qui sont en ruines, qui n'ont plus que la peau sur les os, et encore l'un d'eux n'a-t-il pas résisté à l'appel, tant grande était son envie de venir chez toi... » À ce moment, un petit squelette fendit la foule et s'approcha d'Adrien. Son crâne souriait avec aménité au marchand de cercueils. Des lambeaux de drap rouge ou d'un vert jauni pendaient sur lui comme sur une gaule, et les os de ses jambes cognaient dans ses grandes bottes comme des pilons dans des mortiers... « Tu ne me reconnais pas, Prokhorov, dit le squelette. Te souviens-tu du sergent de la Garde à la retraite Piotr Pétrovitch Kourilkine, celui-là même à qui, en 1799, tu as vendu ton premier cercueil – avec du pin en guise de chêne ? » À ces mots, le mort lui tendit les bras pour une étreinte osseuse – mais Adrien, rassemblant ses forces, le repoussa en jetant un cri. Piotr Pétrovitch chancela, tomba et s'éparpilla complètement. Un murmure d'indignation s'éleva chez les morts ; tous défendirent l'honneur de leur camarade et se pressèrent contre Adrien, l'injure et les menaces à la bouche, et le pauvre maître de maison, rendu sourd par leurs clameurs et à moitié écrasé, perdit contenance et s'écroula, évanoui, sur les os du sergent de la garde à la retraite.

Le soleil éclairait depuis longtemps le lit où gisait le marchand de cercueils. Ce dernier ouvrit enfin les yeux et vit devant lui la femme de ménage souffler pour activer le feu dans le samovar. Adrien se souvint avec épouvante des événements survenus la veille. Trioukhina, le brigadier et le sergent Kourilkine repassèrent confusément dans son esprit. Il attendit en silence que l'employée entamât la conversation et dît quelque chose à propos de la suite de ses aventures nocturnes.

« Qu'est-ce que tu as dormi, petit père, Adrien Prokhorovitch²², déclara Axinia en lui donnant sa robe de chambre. Le tailleur d'à côté est venu te voir, et le factionnaire du quartier est passé en coup de vent pour t'informer que c'est aujourd'hui la fête du commissaire de police, mais comme tu dormais²³, nous n'avons pas voulu te réveiller.

- Et n'est-on point venu de chez la défunte Trioukhina ?
- Défunte ? Serait-elle morte ?
- Triple buse ! Ne m'as-tu pas aidé hier à organiser son enterrement ?

— Dis donc, petit père, tu perds la boule, ou c'est-y que t'es encore à cuver ta muflée d'hier ? Tu as ripaillé chez l'Allemand toute la journée, tu es rentré ivre, tu t'es jeté sur ton lit et tu as dormi jusqu'à maintenant, même que les cloches ont fini de sonner pour la messe.

— Pas possible ! fit le marchand de cercueils, tout content.

— Pour sûr, que c'est vrai, répondit la servante.

— Eh bien, dans ce cas, donne-moi du thé en vitesse, et dis aux filles de venir²⁴. »

Notes

1. Vers extraits du poème La chute d'eau, datant de 1794.
2. Pouchkine fait ici allusion aux fossoyeurs chantant dans Hamlet et dans La fiancée de Lammermoor – qui deviendra Lucia di Lammermoor chez Donizetti. (note russe). Par ailleurs, l'allusion à Walter Scott n'est pas neutre, chez Pouchkine, à qui le tsar Nicolas 1^{er} avait refusé la publication de son Boris Godounov, lui conseillant d'en faire un roman à la W. Scott, conseil qui lui avait été soufflé par un journaliste-mouchard : indication trouvée chez A. Markowicz, op. cit.
3. Pouchkine était lui-même franc-maçon. Plus tard, Tolstoï fera de Pierre Biézoukhov un franc-maçon. Sur les développements de la franc-maçonnerie en Russie : https://www.kalinka-machja.com/REGARD-SUR-LA-FRANC-MACONNERIE-RUSSE_a63.html
4. Tel quel.
5. Déjouant ainsi, avec un siècle d'avance, la critique qu'André Breton adresse à Dostoïevski : « l'auteur en prend de plus en plus à son aise, il saisit l'occasion de me glisser ses cartes postales... » in Manifeste du surréalisme, et visant un passage de Crime et châtiment.
6. Sa guérite est sur une place, c'est une sorte de factionnaire. Il sera remplacé plus tard par les sergents de ville.
7. Outre la création d'une ambiance « à l'allemande » qui va contribuer à plonger le récit dans le romantisme fantastique – Hoffmann est extrêmement célèbre en Russie, au point qu'un siècle plus tard, certains écrivains, s'opposant à la « bolchevisation » de la littérature et à l'imposition de l'enthousiasme révolutionnaire qui conduira vite au réalisme socialiste, formeront le groupe dit « des frères Sérapion » . Voir à ce sujet les nouvelles La caverne et Les aventures d'un singe – on peut voir dans ce texte de Pouchkine une critique implicite de l'état de la Russie en 1830 : tous les artisans sont d'origine allemande, la seule contribution russe est celle d'un factionnaire de police, finlandais de surcroît ! Pouchkine était patriote, il le rappela dans son adresse « Aux contempteurs de la Russie », après la répression du soulèvement polonais de 1830 : [https://www.herodote.net/29 novembre 1830-evenement-18301129.php](https://www.herodote.net/29_novembre_1830-evenement-18301129.php)
(« Laissez, laissez entre eux se quereller les Slaves... » : <http://blog.despot.ch/post/aux-calomniateurs-de-la-russie-par-alexandre-pouchkine>)
8. Il s'agit de l'ancien cocher de poste amenant le courrier autrefois. Le personnage apparaît dans le conte La galette au pavot de Lafert, œuvre datant de 1825 et due à Alexeï Piérovski, sous le pseudonyme d'Antoni Pogorielski, récit salué avec enthousiasme par Pouchkine.
9. Il s'agit de l'incendie de Moscou en 1812, déclenché sur ordre du comte Rostopchine, gouverneur de la ville et père de la future comtesse de Ségur. Voir Guerre et paix...

10. Vers extrait du conte *Pakhomovna* l'idiote*, de l'écrivain Izmaïlov (1779-1831).
* Fille de Pacôme.
11. De nos jours place de Moscou où l'on trouve la fontaine « Alexandre et Nathalie », en l'honneur de Pouchkine : <https://liveinmsk.ru/up/photos/album/2northtwo/0501.jpg>
12. Le texte n'indique pas « sa femme ». Peut-être ne sont-ils pas mariés, au sens de l'église orthodoxe...
13. Note en russe : nos clients.
14. Reprise déformée d'un vers de la comédie *Le vantard* de Iakov Kniajnine, auteur de la deuxième moitié du XVIIIe siècle (d'après la notice russe)
15. Les artisans allemands sont luthériens, et non orthodoxes...
16. Surgissement du fantastique en une phrase...La Dame de pique sera publiée trois ans plus tard.
17. En russe : « Je vous régalerai avec ce que Dieu aura envoyé. »
18. D'ordinaire, en russe, on dit pudiquement « pour le thé », mais Pouchkine écrit carrément « pour la vodka » .
19. Coutume russe.
20. https://fr.123rf.com/photo_56056904_moscou-russie-24-avril-2016-cath%C3%A9drale-de-l-ascension-pr%C3%A8s-de-la-porte-nikitsky-%C3%89glise-orthodoxe-du-dioc%C3%A8se.html
21. Fonctionnaires de haut rang, civils aussi bien que militaires : cf le « tchin » de Pierre le Grand.
22. Fils de Prokhor. Notre héros s'appelle donc Adrien Prokhorovitch Prokhorov...
23. Dans le texte : tu daignais dormir, formule de politesse.
24. Noter que dans un premier temps, le rêve de Prokhorov satisfait le désir exprimé au début du texte – faire de bonnes affaires sur le dos de la marchande Trioukhina – puis que le travaillent les imprudentes paroles prononcées en s'endormant, jointes aux angoisses liées à son métier, ainsi que des remords liés eux aux entourloupes en tout genre commises par lui – comme ce pin mis en guise de chêne dans sa première affaire ! La modernité de cette petite nouvelle est frappante. Grand connaisseur de Pouchkine, André Markowicz fait par ailleurs remarquer (dans son article pour le tome « L'époque de Pouchkine et de Gogol » de *l'Histoire de la littérature russe* éditée chez Fayard sous la direction des quatre grands érudits Etkind, Nivat, Serman et Strada) que la couleur jaune domine le récit, depuis la « maisonnette jaune » du début. Justement, autrefois, la *maison jaune* désignait en Russie l'asile d'aliénés. Et, dans son rêve, le marchand de cercueils se demande s'il ne devient pas fou...

Le maître de poste

De collège simple enregistreur¹,
Au relais de poste, dictateur.

Prince Viazemski²

Qui n'a jamais maudit les maîtres des relais de poste, à qui n'est-il jamais arrivé de se prendre de querelle avec l'un d'entre eux ? Qui, dans un moment de colère, n'a pas réclamé le livre fatal³ pour y inscrire une vaine plainte au sujet des vexations et autres grossièretés essayées, ou du mauvais état du relais ? Qui ne tient pas les maîtres de poste pour le rebut du genre humain, comparables aux gratte-papier d'autrefois ou, pour le moins, aux brigands des forêts de Mourom⁴ ? Soyons cependant justes, essayons de nous mettre à leur place, ce qui nous amènera peut-être à bien plus d'indulgence à leur endroit. Qu'est-ce au juste qu'un maître de poste ? Un véritable martyr de quatorzième classe, que seul son grade protège des coups – et encore, pas toujours, je m'en remets à la conscience de mes lecteurs. Quelle est la charge de ce *dictateur*, comme l'appelle plaisamment le prince Viazemski ? N'est-ce pas un vrai bagne ? Point de repos, ni le jour ni la nuit. Tout le mécontentement accumulé au long d'un trajet fastidieux, le voyageur le reporte sur le maître de poste. Le temps insupportable, la route mauvaise, le postillon obstiné, les chevaux rétifs – c'est la faute du maître de poste. En entrant dans son pauvre logis, le voyageur le voit comme un ennemi ; tant mieux pour le maître de poste s'il arrive à se débarrasser au plus vite d'un hôte indésirable ; mais si les chevaux manquent ?... Seigneur ! quels jurons et quelles menaces pleuvent sur sa tête ! Sous la pluie et dans la boue, il doit courir dans tout le village ; en pleine tempête ou par grand froid⁵, il se réfugie dans l'entrée pour échapper ne soit-ce qu'un instant aux cris et aux coups du client irrité. Arrive un général ; tout tremblant, le maître de poste lui cède ses deux dernières troïkas⁶, dont celle du courrier. Le général s'en va, sans un mot de remerciement. Un quart d'heure plus tard, tintement de grelots, le responsable du courrier ministériel lui jette sur la table sa feuille de route !... En examinant bien cette histoire, notre cœur se remplira non plus d'indignation, mais d'une sincère compassion. Quelques mots encore : en l'espace de vingt ans, j'ai parcouru la Russie en tous sens ; je connais toutes les grandes routes, ainsi que plusieurs générations de postillons ; ils sont rares, les maîtres de poste auxquels je n'ai pas eu affaire, et que je ne connaisse pas de vue. J'espère éditer d'ici peu un intéressant recueil de mes observations de voyage ; en attendant, je dirai juste qu'on se fait en général une idée absolument fautive de l'état de maître de poste. Ces gens si calomniés sont pour l'essentiel fort paisibles, serviables de nature, des gens ne faisant pas bande à part, aux modestes prétentions honorifiques et ne montrant pas un amour immodéré de l'argent. On peut puiser dans ce qu'ils racontent (et que dédaignent à tort messieurs les voyageurs) bien des choses curieuses et instructives. Quant à moi, je l'avoue, je préfère leur conversation aux propos de quelque fonctionnaire de sixième classe voyageant pour raison de service.

On se doute sans peine que je compte des amis dans cette honorable corporation des maîtres de poste. Effectivement, le souvenir de l'un d'entre eux est cher à mon cœur. Les circonstances nous rapprochèrent jadis, et j'ai l'intention de raconter cela maintenant à mes aimables lecteurs.

En 1816, au mois de mai, je dus traverser le province de ***, en suivant la grand-route aujourd'hui supprimée. J'étais un fonctionnaire de rang inférieur, voyageais en voiture de poste, mes frais de voyage alloués me limitant à deux chevaux. Aussi les maîtres de poste me traitaient-ils sans trop d'égards, et je devais prendre de force ce qui, dans mon esprit, me revenait de droit. Étant jeune et de caractère emporté, je m'indignais de la bassesse et de la lâcheté du maître de poste lorsque ce dernier attribuait la troïka préparée pour moi à la calèche de quelque seigneur de rang élevé. Je mis autant de temps à m'habituer à ce qu'un larbin scrupuleux me servît en dernier dans les dîners officiels. À présent, l'un comme l'autre me semblent dans l'ordre des choses. En effet, que deviendrions-nous si, au lieu de la règle d'une commodité universelle : « Le rang respecte le rang », on en mettait une autre en place, par exemple celle-ci : « L'esprit respecte l'esprit » ? Que de discussions viendraient à s'élever ! Et les laquais, qui serviraient-ils en premier ? Mais je reviens à mon histoire.

C'était une journée torride. À trois verstes du relais de ***, quelques gouttes se mirent à tomber, et une minute plus tard, une pluie abondante me trempa entièrement⁷. Arrivé au relais, mon premier souci fut de me changer au plus vite, et le deuxième de demander du thé. « Hé, Dounia⁸ ! cria le maître de poste, apporte le samovar, et va chercher de la crème fraîche ! » À ces mots, sortit de derrière une cloison une fillette d'environ quatorze ans qui courut dans l'entrée. Je fus frappé par sa beauté. « C'est ta fille ? » demandai-je au maître de poste. « Ma fille, Monsieur⁹, répondit-il, avec un contentement d'amour-propre ; dégourdie et intelligente, tout comme l'était sa défunte mère. » Sur ce, il entreprit de recopier ma feuille de route, tandis que je me mettais à examiner les images décorant son logis, modeste mais propre. Elles illustraient la parabole de l'Enfant prodigue : sur la première, un vieillard respectable en robe de chambre et portant un bonnet laissait partir un jeune homme turbulent, à qui il donne en hâte sa bénédiction et une bourse remplie d'argent. La suivante montrait le jeune homme en pleine débauche, attablé avec de faux amis et en compagnie de femmes impudiques. Plus loin, le jeune homme, ruiné, en guenilles et coiffé d'un tricorne, gardait des pourceaux en partageant leur pitance ; un profond chagrin et le repentir se lisaient sur son visage. On voyait enfin le retour du jeune homme chez son père ; dans la même robe de chambre et le même bonnet sur la tête, le vieillard courait à sa rencontre : le fils prodigue se mettait à genoux ; en arrière-plan, un cuisinier tuait le veau gras, tandis que le fils aîné demandait aux domestiques la raison de telles réjouissances. Je lus sous chacune des images des vers allemands appropriés à la scène. Tout cela s'est fixé dans ma mémoire jusqu'à ce jour, de même que les pots de balsamine et le lit avec son rideau bariolé, et les autres objets m'entourant. Je revois nettement le maître des lieux, homme de quelque cinquante ans, frais et gaillard, dans sa longue redingote verte avec trois médailles accrochées à des rubans déteints.

Dounia revint avec le samovar avant même que j'eusse réglé mon vieux postillon. La petite coquette s'était presque immédiatement¹⁰ rendue compte de l'impression qu'elle me faisait ; elle baissa ses grands yeux bleus ; je me mis à causer avec elle : elle me répondit sans aucune timidité, comme une jeune fille ayant l'usage du monde. J'offris à son père un verre de punch et tendis à Dounia une tasse¹¹ de thé, et nous nous mîmes à bavarder tous les trois comme de vieux amis.

Les chevaux étaient prêts depuis longtemps, mais je n'avais pas envie de quitter le maître de poste et sa fille ; je finis par prendre congé d'eux ; le père me souhaita bon voyage, et la fille m'accompagna jusqu'à ma télégue¹². Dans l'entrée, je m'arrêtai et lui demandai de me permettre de l'embrasser ; Dounia y consentit... J'ai un grand nombre de baisers à mon actif,

Depuis que je pratique cet art¹³,

mais aucun ne m'a laissé, de façon si durable, un souvenir si doux.

Quelques années plus tard, les circonstances me ramenèrent sur la même route, aux mêmes endroits. Je me souvins de la fille du vieux maître de poste et me réjouis à l'idée de la revoir. Mais, me dis-je, le vieux a peut-être été relevé de son poste ; quant à Dounia, elle doit être mariée. La pensée de la mort de l'un ou de l'autre m'effleura aussi l'esprit, et ce fut avec un triste pressentiment que je m'approchai du relais de ***.

Les chevaux s'arrêtèrent devant la bicoque du relais. Entré dans la pièce, je reconnus aussitôt les images représentant l'histoire de l'Enfant prodigue ; la table et le lit étaient à la même place ; mais il n'y avait plus de fleurs aux fenêtres, et tout respirait la vétusté et la négligence. Le maître de poste dormait, sous sa touloupe¹⁵ ; à mon arrivée, il se réveilla et se souleva... C'était bien Samson¹⁵ Vyrine ; mais qu'il avait vieilli ! Pendant qu'il se préparait à recopier ma feuille de route, je regardais ses cheveux blancs, les profondes rides sur son visage pas rasé depuis un moment, son dos courbé – sans arriver à m'expliquer que trois ou quatre années eussent pu faire d'un homme alerte un vieillard rabougri. « Me reconnais-tu ? lui demandai-je ; nous sommes de vieux amis, toi et moi. — C'est possible, répondit-il d'un air morose ; c'est une grande route ; j'ai vu passer beaucoup de voyageurs. — Se porte-t-elle bien, ta Dounia ? » poursuivis-je. Le vieillard fit semblant de ne pas entendre ma question et continua à lire en chuchotant ma feuille de route. J'arrêtai là mes questions et fis préparer du thé¹⁶. La curiosité commençait à m'assaillir, et j'espérais voir le punch délier la langue de mon vieil ami.

Je ne m'étais pas trompé : le vieil homme ne refusa pas le verre que je lui offrais. J'observai que le rhum lui faisait quitter son air maussade. Au deuxième verre, il était devenu bavard ; il se souvint de moi, ou feignit de s'en souvenir, et j'appris de lui une histoire qui, sur le moment, m'intéressa beaucoup et m'émut vivement.

« Ainsi, vous avez connu ma Dounia ? commença-t-il. Qui ne l'a pas connue ? Ah, Dounia, Dounia ! Quelle jeune fille c'était ! De ceux qui passaient ici, tous la louaient, aucun ne la blâmait. Les dames lui faisaient cadeau, l'une d'un fichu, une autre de boucles d'oreilles. Les voyageurs s'arrêtaient ici tout exprès, pour dîner ou souper, disaient-ils, en réalité c'était pour la contempler plus longuement. Le seigneur le plus irascible s'apaisait en sa présence, et bavardait gentiment avec moi. Le croiriez-vous, Monsieur : les courriers, les officiers ministériels restaient causer une demi-heure avec elle. C'était elle qui tenait la maison : ce qu'il fallait ranger, ce qu'il fallait préparer, elle trouvait le temps de s'occuper de tout. et moi, vieil imbécile, je ne me lassais pas de l'admirer, je ne faisais que me réjouir ; comme je l'ai aimée, ma Dounia, comme je l'ai choyée, quelle bonne vie elle avait !

Mais voilà, on a beau invoquer Dieu, le malheur vous fond dessus : on n'échappe pas à son destin. »

Et il se mit à me conter son chagrin. Il y avait de cela trois ans, un soir d'hiver, alors que le maître du relais était occupé à régler¹⁷ son nouveau registre et que sa fille, de l'autre côté de la cloison, se cousait une robe, arriva une troïka et un voyageur coiffé d'un bonnet circassien, portant une capote militaire et emmitouflé dans un châle entra dans la pièce en réclamant des chevaux. Les chevaux étaient tous en courses. En l'apprenant, le voyageur commença à élever la voix et à lever son fouet¹⁸ ; mais Dounia, habituée à de telles scènes, sortit en vitesse de derrière la cloison et demanda d'une voix caressante au voyageur s'il ne désirait pas manger quelque chose. L'apparition de Dounia produisit son effet habituel. La colère du voyageur passa ; il consentit à attendre des chevaux et commanda son souper. Ayant enlevé son bonnet à poils tout mouillé, et défait son châle, le voyageur se montra sous les traits d'un jeune hussard de belle tournure et aux fines moustaches noires. Il s'installa au relais et commença à bavarder gaiement avec le maître de poste et sa fille. Le souper fut servi. Cependant, des chevaux arrivèrent, et le maître de poste donna l'ordre de les atteler, sans même leur donner à manger, au traîneau du voyageur ; mais, revenu à l'intérieur du relais, il trouva le jeune homme étendu sur un banc, quasiment sans connaissance : il s'était senti mal, sa tête le faisait souffrir, il ne pouvait pas partir... Que faire ? Le maître de poste lui céda son lit, et l'on convint d'envoyer chercher un médecin à S*** le lendemain matin, au cas où le malade ne se sentirait pas mieux.

Le lendemain, l'état du hussard avait empiré. Son domestique partit à cheval à la ville chercher le médecin. Dounia lui banda la tête avec un mouchoir trempé dans du vinaigre, et s'assit avec son ouvrage de couture à son chevet. En présence du maître de poste, le malade gémissait sans presque dire un mot, mais il avala tout de même deux tasses de café et se commanda à dîner. Dounia restait près de lui. Il demandait sans cesse à voir, et elle lui présentait un gobelet contenant de la limonade préparée par elle. Le malade y trempait ses lèvres et, à chaque fois qu'il rendait le gobelet, sa faible main pressait celle de Dounia en signe de gratitude. Le médecin arriva à peu près à l'heure du dîner¹⁹. Il prit le pouls du malade, causa avec lui en allemand et, en russe, déclara qu'il avait juste besoin de calme, et qu'il pourrait se remettre en route d'ici deux jours. Le hussard lui donna vingt-cinq roubles pour payer sa visite, et le pria de rester dîner ; le médecin accepta ; tous les deux mangèrent de grand appétit, burent une bouteille de vin et se quittèrent en fort bons termes.

Une autre journée passa, et le hussard se rétablit complètement. Il était d'une gaieté folle, plaisantait sans trêve tantôt avec Dounia, tantôt avec le maître de poste ; il sifflotait des airs, causait avec les voyageurs de passage, inscrivait leurs feuilles de route sur le livre du relais, et finit par plaire au maître de poste au point que, au matin du troisième jour, cela faisait mal au cœur à celui-ci de se séparer de son aimable hôte. C'était un dimanche ; Dounia s'apprêtait à aller à la messe. On amena le traîneau du hussard. Il prit congé du maître de poste, après lui avoir donné une généreuse compensation pour le gîte et le couvert ; il prit aussi congé de Dounia et lui offrit de l'amener à l'église, qui se trouvait tout au bout du village. Dounia restait perplexe... « De quoi as-tu peur ? lui dit son père ; sa Haute Noblesse n'est pas un loup, elle ne va pas te manger ; fais donc un petit tour en traîneau jusqu'à l'église ! » Dounia prit place dans le traîneau²⁰ à côté du hussard,

le domestique sauta sur le siège à côté du cocher, lequel poussa un sifflement et les chevaux partirent au galop.

Le pauvre maître de poste se demandait comment il avait pu permettre à sa Dounia de s'en aller avec le hussard, il ne comprenait pas l'aveuglement qui avait obscurci sa raison. Moins d'une demi-heure plus tard, il commença à avoir le cœur serré, l'inquiétude s'empara de lui au point qu'il ne put se retenir et se rendit lui-même à la messe. En approchant de l'église, il vit que les gens s'en retournaient déjà, mais Dounia ne se trouvait ni dans l'enceinte, ni sur le parvis. Il entra en hâte dans l'église : le prêtre sortait de l'autel²¹ ; le sacristain éteignait les cierges, tandis que deux vieilles priaient encore dans un coin ; mais de Dounia, point. Le pauvre père demanda à grand-peine au sacristain si Dounia avait assisté à la messe. Le sacristain lui dit que non. Le maître de poste s'en retourna chez lui plus mort que vif. Il lui restait un seul espoir : avec la légèreté de son jeune âge, Dounia avait peut-être inventé d'aller en traîneau jusqu'au relais suivant, où habitait sa marraine. Tourmenté par l'émotion, il attendait que revînt la troïka avec laquelle il l'avait laissée partir. Le postillon ne revenait pas. Vers le soir, il arriva enfin, seul et éméché, porteur d'une terrible nouvelle : à l'autre relais, Dounia avait poursuivi sa route avec le hussard !

Le vieil homme ne supporta pas son malheur ; il s'alita le soir même, se couchant dans le lit où la veille encore était étendu le jeune menteur. Réfléchissant à présent en revue à tout ce qui était arrivé, il comprit que le hussard avait feint d'être malade. Le malheureux maître de poste fut pris d'une grande fièvre ; il fut transporté à S*** et remplacé au relais par un postier nommé à sa place. Le même médecin qui était venu examiner le hussard le soigna. Il assura au maître de poste que le jeune homme était en parfaite santé, qu'il avait deviné ses mauvais desseins, mais s'était tu par crainte de la *nagaïka* de l'autre. L'Allemand disait-il la vérité, ou désirait-il juste se vanter de sa perspicacité, toujours est-il que cela ne consola nullement le pauvre malade. À peine rétabli, celui-ci demanda au directeur des Postes de S*** un congé de deux mois et, sans souffler mot à quiconque de ses intentions, partit à pied à la recherche de sa fille. Il savait, d'après sa feuille de route, que le capitaine²³ Minski allait de Smolensk à Pétersbourg. Le postillon qui l'avait conduit au début racontait que Dounia pleurait tout du long, même si elle paraissait s'en aller de son plein gré. « Je pourrai peut-être ramener au bercail ma brebis égarée », se disait le maître de poste. Il arriva avec cette idée en tête à Pétersbourg et s'arrêta au régiment Izmailovski²⁴, chez un ancien camarade, à présent sous-officier à la retraite, pour commencer ses recherches. Il apprit vite que le capitaine Minski se trouvait à Pétersbourg et logeait à l'hôtel Demout²⁵. Le maître de poste décida de se présenter chez lui.

Un matin, de bonne heure, il arriva chez l'officier, et, dans le vestibule, pria d'annoncer à Sa Haute Noblesse qu'un vieux soldat demandait à le voir. L'ordonnance, en train de cirer une botte passée sur un embauchoir, déclara que Monsieur dormait, et ne recevait pas avant onze heures. Le maître de poste s'en alla et revint à l'heure indiquée. Minski vint lui-même à sa rencontre, en robe de chambre, une calotte rouge sur la tête. « Que veux-tu, l'ami ? » demanda-t-il. Très ému, les larmes aux yeux, le vieillard dit seulement, d'une voix tremblante : « Votre Haute Noblesse !... Faites-moi la grâce, au nom du Seigneur !... » Minski le regarda rapidement, rougit, le prit par le bras et l'emmena dans son cabinet, en fermant derrière lui la porte à clef. « Votre Haute Noblesse ! reprit le vieil homme,

ce qui est perdu est perdu ; rendez-moi au moins ma pauvre Dounia. Vous vous en êtes donné à cœur joie avec elle ; ne la perdez pas inutilement. — Ce qui est fait est fait, dit le jeune homme, troublé au plus haut point ; je suis coupable devant toi, et content de te demander ton pardon ; mais ne pense pas que je puisse abandonner Dounia : elle sera heureuse, je t'en donne ma parole. Qu'as-tu besoin d'elle ? Elle m'aime ; elle s'est déshabituée de son ancienne condition. Ni toi ni elle, vous ne pourriez oublier ce qui est arrivé. » Après quoi, lui ayant fourré quelque chose sous sa manche, il ouvrit la porte et le maître de poste se retrouva dans la rue sans comprendre comment.

Il se tint un long moment immobile, puis finit par apercevoir, au revers de sa manche, un rouleau de papiers ; il les sortit et déroula quelques billets²⁶ de cinq et de dix roubles. Il eut de nouveau les larmes aux yeux, des larmes d'indignation ! Il roula les billets en boule, les jeta par terre, les piétina et s'en alla... Ayant fait quelques pas, il s'arrêta, réfléchit... revint en arrière... mais les assignats n'étaient déjà plus là. Un jeune homme bien vêtu, en le voyant, courut à un fiacre et sauta dedans en criant au cocher : « Allez ! » Le maître de poste ne se lança pas à sa poursuite. Il décida de rentrer à son relais, mais il voulait auparavant revoir au moins une fois sa pauvre Dounia. Pour cela, il retourna le surlendemain chez Minski ; mais l'ordonnance lui annonça durement que Monsieur ne recevait personne, le fit dehors du vestibule en le repoussant de la poitrine, et lui claqua la porte au nez. Le maître de poste resta un moment à attendre, puis s'en alla.

Le même jour, le soir, il se promenait sur l'avenue de la Fonderie²⁷ après avoir récité un Te Deum à l'église de l'Affliction²⁸. Soudain passa en vitesse devant lui une élégante voiture²⁹, et le maître de poste reconnut Minski. L'équipage s'arrêta juste devant l'entrée d'une maison à deux étages³⁰, et le hussard sortit de la voiture et monta rapidement les marches du perron. Une heureuse idée traversa l'esprit du maître de poste. Il revint sur ses pas et, arrivé à hauteur du cocher, lui demanda : « Dis, l'ami, ce ne serait pas la voiture de Minski ? — Si fait, répondit le cocher. Et qu'est-ce que tu lui veux ? — Eh bien voilà : ton maître m'a ordonné de porter un billet à sa Dounia, et voilà que moi, j'ai oublié où elle habite, sa Dounia. Mais ici, au premier étage. Tu es en retard, mon vieux, avec ton billet ; il est lui-même chez elle, maintenant. — Peu importe, répliqua le maître de poste avec un indicible élan du cœur ; merci pour ton avis, le reste me regarde. » Sur ces mots, il monta l'escalier.

La porte était fermée ; il sonna et attendit quelques instants, des instants pénibles pour lui. Une clé grinça, on lui ouvrit. « C'est ici qu'habite Avdotia³² Samsonovna ? » demanda-t-il. « Oui, répondit la jeune domestique ; que lui veux-tu ? » Sans répondre, le maître de poste entra au salon. « Non, non ! cria derrière lui la servante, Avdotia Samsonovna a des invités. » Sans l'écouter, le maître de poste avançait plus loin. Les deux premières pièces étaient sombres, la troisième était éclairée. Il s'approcha de la porte ouverte et s'arrêta. Dans la pièce magnifiquement meublée, Minski était assis, pensif. Habillée avec tout le luxe à la mode, Dounia était assise sur un bras du fauteuil où siégeait Minski, telle une écuyère sur sa selle anglaise. Elle regardait Minski avec tendresse, en enroulant autour de ses doigts étincelants les boucles brunes de l'officier. Pauvre maître de poste ! Jamais sa fille ne lui était apparue aussi belle ; il l'admirait malgré lui. « Qui est là ? » demanda-t-elle sans lever la tête. Il se taisait. N'obtenant pas de réponse, Dounia leva la tête... et tomba sur le tapis en poussant un cri. Effrayé,

Minski s'élança pour la relever ; ayant soudain aperçu le maître de poste sur le seuil, il abandonna Dounia et s'approcha du vieillard en tremblant de colère. « Que veux-tu ? dit-il, les dents serrées ; qu'as-tu à me suivre partout en douce, comme un brigand ? Voudrais-tu m'égorger ? Fiche-moi le camp ! » Il le saisit au collet d'une poigne solide et le mit dehors.

Le vieillard revint à l'appartement de son ami ; celui-ci lui conseilla de porter plainte ; mais le maître de poste réfléchit, agita la main en signe de découragement et décida d'abandonner la partie. Deux jours plus tard, il sortait de Pétersbourg et refaisait le chemin en sens inverse jusqu'à son relais de poste, où il reprit ses anciennes fonctions. « Cela fait près de trois ans que je vis sans Dounia, et sans aucune nouvelle d'elle, conclut-il ; est-elle encore en vie, Dieu seul le sait. Tout arrive. Ce n'est ni la première, ni la dernière qu'un fripon de passage débauche, pour la garder un certain temps, avant de l'abandonner. Il y a plein de ces jeunes idiots à Pétersbourg, aujourd'hui nageant dans le velours et la soie, et demain, qui sait, balayant les rues en compagnie de gueux de cabaret. Parfois, penser qu'un tel destin attend peut-être Dounia, c'est un coup à pécher malgré soi, et à souhaiter sa mort... »

Tel fut le récit de mon ami le vieux maître de poste, récit interrompu à plusieurs reprises par des larmes qu'il essuyait de façon pittoresque d'un pan de son habit, comme le diligent Terentitch dans la belle ballade de Dmitriev³³. Larmes en partie provoquées par le punch, dont il avait bu cinq verres au cours de sa narration ; quoi qu'il en soit, elles m'avaient grandement ému. Longtemps après avoir quitté le maître de poste, je pensais encore à lui, ainsi qu'à la pauvre Dounia...

Récemment encore, en passant par ^{***}, je me souvins de mon ami ; j'appris que le relais qu'il dirigeait avait été supprimé. À ma question : « Le vieux maître de poste est-il encore en vie ? », personne ne put me donner de réponse satisfaisante. Je décidai d'aller voir sur place, en ces lieux que je connaissais si bien, louai des chevaux et me rendis au bourg de N^{***}.

Nous étions en automne. Le ciel était couvert de nuages gris ; un vent froid arrivait des champs moissonnés, ramenant des feuilles rouges ou jaunes volées aux arbres rencontrés. J'arrivai au village au coucher du soleil et m'arrêtai devant la maisonnette du relais. Dans l'entrée – là où naguère la pauvre Dounia m'avait embrassé – parut une grosse paysanne qui, répondant à mes questions, m'apprit que le vieux maître de poste était mort depuis presque un an, qu'un brasseur s'était installé à sa place et qu'elle était la femme du brasseur. Je me mis à regretter mon voyage inutile, ainsi que les sept roubles dépensés pour rien. « Et de quoi est-il mort ? » demandai-je à la femme du brasseur. « D'ivrognerie, petit père », répondit-elle. « Et où l'a-t-on enterré ? — Derrière la haie au bout du village, à côté de sa défunte épouse. — Il n'y aurait pas moyen de me conduire à sa tombe ? — Pourquoi pas ? Hé, Vanka³⁵ ! Laisse un peu le chat tranquille. Conduis le monsieur au cimetière, et montre-lui la tombe du maître de poste. »

À ces mots, accourut un jeune rouquin³⁶ déguenillé et borgne qui m'amena de l'autre côté de la haie, au bout du village.

« Connais-tu le défunt ? lui demandai-je en chemin.

— Je crois bien, oui ! Il m'avait appris à tailler des chalumeaux. Il nous arrivait, quand il revenait du cabaret (paix à son âme !), de courir derrière lui : “Grand-père, grand-père, des noisettes !”, et il nous distribuait des noisettes. Il passait beaucoup de temps avec nous.

— Et les voyageurs, ils se souviennent de lui ?
— Maintenant, les voyageurs, il n’y en a pas beaucoup ; il arrive encore à l’assesseur de passer dans le coin, mais les morts, il n’y pense pas. Cet été, tenez, une dame est passée, elle a pris des nouvelles du vieux maître de poste et s’est rendue sur sa tombe.

— Une dame comment ? demandai-je avec curiosité.

— Une belle dame, répondit le gamin ; elle se déplaçait dans un carrosse tiré par six chevaux, avec trois petits barines, une nourrice et un carlin noir ; et quand on lui a dit que le vieux maître de poste était mort, elle s’est mise à pleurer et elle a dit aux enfants : “Soyez sages, je vais au cimetière.” Je me proposais de la conduire, mais la dame a dit : “Je connais le chemin.” Et elle m’a donné une pièce en argent, cinq kopecks – c’était une très bonne dame ! »

Nous arrivâmes au cimetière, un endroit nu, sans aucune enceinte, semé de croix de bois que nul arbre ne venait ombrager. De ma vie, je n’avais vu cimetière aussi triste.

« Voilà la tombe du vieux maître de poste, me dit le garçon en sautant sur un tas de sable où était plantée une croix noire portant une icône de cuivre.

— Et la dame est venue ici ? demandai-je.

— Oui, répondit Vanka : je la regardais de loin. Elle s’est couchée ici, et elle est restée allongée un long moment. Après, elle est allée au village et a fait venir le pope, elle lui a donné de l’argent et elle est repartie, et moi elle m’a donné cinq kopecks en argent – une très bonne dame ! »

Je lui donnai à mon tour cinq kopecks, sans regretter davantage mon voyage, ni mes sept roubles.

Notes

1. Niveau le plus bas (quatorzième) du *Tchin*, la Table des rangs de Pierre le Grand. Le capitaine (rotmistr) dont il sera question plus loin est du huitième rang, ce qui lui donne droit – c’est le cas du huitième au sixième rang – à l’adresse « Votre Haute Noblesse ».
2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Piotr_Viazemski
3. Visiblement un livre à disposition des voyageurs pour y exprimer leurs plaintes, suggestions et récriminations...
4. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Mourom> On peut envisager une variante : les brigands que combattit le légendaire (l’un des *Trois Preux*) Iliia Mouromets...
5. Le texte utilise l’expression « les froids de l’Épiphanie » : les grands froids de janvier...
6. Rappel : attelage de trois chevaux. Autre rappel : la verste faisait 1,1 km environ.
7. Le texte dit : « me trempa jusqu’au dernier fil ».
8. Diminutif du prénom levdokia (Eudoxie), ou de sa forme populaire Avdotia.
9. Seulement indiqué, comme d’habitude, par l’enclitique sifflée « s » accolée au mot « fille ».
10. Le texte dit : « dès le second coup d’œil », ce qui passe moins bien, en français, que le premier...
11. Inhabituel, le thé se prenant dans des verres munis de porte-verres.
12. Voiture assez rudimentaire, sorte de chariot.
13. Je n’ai pas trouvé à qui attribuer cette citation.

14. Manteau en peau de mouton retournée.
15. Devenu *Siméon* dans la traduction de Gide et Schiffrin, j'ignore pourquoi...
16. Agrémenté de rhum à nouveau. Cela se retrouve dans la nouvelle « Piotr Pétrovitch Karataïev », dix-huitième du cycle *Mémoires d'un chasseur* de Tourguéniev.
17. C'est-à-dire à y tracer des lignes.
18. *Nagaiïka*, fouet court de Cosaque.
19. Repas principal, pris tardivement, vers quinze heures ou encore plus tard.
20. Il s'agit d'une *kibitka*, d'un traîneau couvert.
21. Partie de l'église réservée, dans les églises orthodoxes aux servants de la messe, et séparée de la nef où se tient le public par l'iconostase, cloison recouverte d'icônes. Elle contient bien sûr la table-autel.
22. Rappel : il s'agit de la couverture d'un district en relais de poste pour faciliter les déplacements et le transport du courrier, ce dernier sens s'étant conservé ensuite.
23. Le terme (rotmistr, dérivé de l'allemand Rittmeister) indique un capitaine de cavalerie, ce qui se comprend, puisqu'il s'agit d'un hussard.
24. Célèbre régiment de la Garde impériale : https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9giment_Izma%C3%AFlovski
25. Le « Cabaret Demout » fut construit dans les années 1760-1770 par le strasbourgeois d'origine Philippe Jacob Demout. Sa fille Élisabeth en hérita et se maria à Franz von Tiran, d'où l'autre nom de l'hôtel : maison Tiran. L'hôtel hébergea à plusieurs reprises Pouchkine, Griboïédov, même Tourguéniev, lequel y fit mourir l'héroïne de Premier amour. Le bâtiment connu ensuite des fortunes diverses, abritant un grand restaurant, une banque, puis, après 1917, des théâtres (extrait du Wikipedia en russe).
26. Les premiers roubles-assignats dataient de la fin du XVIII^e siècle.
27. Литейный проспект : Grande avenue de Saint-Pétersbourg, reliant l'avenue Nevski au quai Koutouzov.
28. Sur une autre avenue du centre. Détruite par le régime stalinien en 1933, reconstruite il y a quelques années...
29. Un *drojki* de luxe : <https://fr.wiktionary.org/wiki/drojki>
30. Trois dans le texte russe, le rez-de-chaussée étant compté comme premier étage. Un peu plus loin, pour la même raison, le texte dit que Dounia habite au second...
31. Le texte dit : « le cheval ».
32. Voir la note 8.
33. Ivan Ivanovitch Dmitriev (1760-1837), homme politique et poète russe.
34. Redevenues *vertes* chez Gide et Schiffrin...
35. L'un des diminutifs d'Ivan.
36. Le rouquin est une sorte de chat noir de la littérature russe...
37. C'est-à-dire trois petits seigneurs : enfants de maîtres.

La demoiselle-paysanne

Ah, Douchenka¹, tu es chouette,

Et ce quelle que soit ta toilette.

Bogdanovitch

Le domaine d'Ivan Pétrovitch Bérestov se trouvait dans l'une de nos provinces reculées. Dans sa jeunesse, il avait servi dans la Garde² ; ayant pris sa retraite au début de l'année 1797³, il était parti sur ses terres, qu'il n'avait plus quittées depuis. Il était marié à une demoiselle de la noblesse mais sans fortune, qui mourut en couches alors qu'il se trouvait au loin, à la chasse. Les occupations domestiques eurent tôt fait de le consoler. Il fit construire une maison selon ses propres plans, aménagea chez lui une fabrique de tissu, se procura des revenus et se mit à se considérer comme l'homme le plus intelligent des alentours, ce que ne contredisaient point les voisins venant se régaler chez lui avec leurs familles et leurs chiens. En semaine, on le voyait dans une veste de velours, le dimanche il mettait une redingote dont le drap sortait de sa fabrique ; il tenait lui-même le compte de ses dépenses et ne lisait rien en dehors du *Bulletin du Sénat*⁴. Dans l'ensemble, on l'aimait bien, tout en le trouvant un peu fier. Mais son plus proche voisin, Grigori Ivanovitch Mouromski⁵, ne s'entendait pas avec lui. Mouromski était un vrai *barine*, un véritable seigneur russe. Ayant dilapidé à Moscou la plus grande partie de son avoir, et étant devenu veuf entretemps, il s'était replié sur son dernier domaine, où il avait continué à faire des siennes, mais dans un nouveau genre. Il fit pousser un jardin à l'anglaise, qui engloutit presque tout le reste de ses revenus. Ses palefreniers étaient habillés comme des jockeys anglais. Sa fille avait une gouvernante anglaise. Il faisait cultiver ses champs selon la méthode anglaise...

Mais le blé russe refuse de pousser en suivant une mode étrangère⁶,

et, malgré une baisse notable de ses dépenses, les revenus de Grigori Ivanovitch stagnaient ; même à la campagne, il trouvait moyen de faire de nouvelles dettes ; et pourtant, il passait pour un homme point sot du tout, parce qu'il était le premier propriétaire de sa province à avoir imaginé d'hypothéquer son domaine auprès du Conseil de Tutelle⁷, procédé paraissant à l'époque d'une audace et d'une complexité extraordinaires. Parmi les gens le désapprouvant, Bérestov montrait le plus de sévérité. La haine des innovations était chez lui un trait caractéristique. Il ne pouvait évoquer avec indifférence l'anglomanie de son voisin, et trouvait à chacun instant une raison de le critiquer. Montrait-il son domaine à quelque visiteur, si ce dernier venait à en louer l'ordonnance, le voilà qui disait avec un sourire ironique : « Eh oui, monsieur⁸, chez moi, ce n'est pas comme chez mon voisin Grigori Ivanovitch. À quoi bon se ruiner à l'anglaise ? Soyons plutôt Russes et rassasiés. » Le zèle des voisins s'empressait de porter à la connaissance de Grigori Ivanovitch cette plaisanterie, et d'autres du même genre, agrémentées de divers ajouts et commentaires. L'anglomane supportait la critique avec autant d'impatience que nos chroniqueurs de revue. Il enrageait et traitait son zoïle⁹ d'ours de province.

Telles étaient les relations entre les deux propriétaires lorsque le fils de Bérestov arriva au village¹⁰ du père. Il sortait de l'université¹¹ de *** et se destinait à la carrière militaire, ce à quoi son père ne consentait pas. Le jeune homme se sentait complètement incapable d'être fonctionnaire civil. Aucun des deux ne voulait céder, et le jeune Alexeï s'était mis, en attendant, à vivre comme un seigneur, en se laissant pousser la moustache, à toutes fins utiles¹².

Alexeï était effectivement un beau gaillard. Il eût vraiment été dommage que sa taille élancée restât sans jamais être sanglée dans un uniforme militaire, et qu'on le vît passer sa jeunesse penché sur des paperasses de bureau, au lieu de parader à cheval. En le voyant, à la chasse, galoper toujours en tête et à sa guise, les voisins tombaient d'accord sur le fait qu'il ne ferait jamais un chef de bureau convenable. Les jeunes filles le regardaient, certaines d'entre elles ne pouvaient même plus détacher leurs yeux de lui ; mais Alexeï ne s'en souciait pas, et elles lui prêtaient une liaison amoureuse pour expliquer son insensibilité à leur égard. Du reste, on faisait circuler l'adresse d'une de ses lettres : « À Akoulina Pétrovna Kourotchkina¹³, à Moscou, chez le chaudronnier Savéliév, en face du couvent Saint-Alexis¹⁴, en vous priant très respectueusement de transmettre cette lettre à A. N. R. »

Ceux de mes lecteurs qui n'ont jamais habité à la campagne ne peuvent pas imaginer à quel point sont charmantes ces jeunes filles des districts de province ! Élevées au grand air, à l'ombre des pommiers de leurs jardins, elles puisent dans les livres leur savoir sur le monde et leur connaissance de la vie. La solitude, la liberté et la lecture ont tôt fait d'éveiller en elles des passions et des sentiments inconnus de nos beautés saturées de distractions. Pour une telle jeune fille, le son d'une clochette est une aventure, un voyage à la ville voisine devient une époque de leur vie, et l'arrivée d'un hôte laisse un souvenir durable, parfois même éternel. Bien sûr, chacun peut rire à loisir de certaines de leurs singularités, mais les plaisanteries d'un observateur superficiel ne peuvent faire disparaître leurs qualités essentielles, dont la principale est leur particularité de caractère, leur originalité (*individualité*¹⁵), sans laquelle, selon Jean-Paul¹⁶, il n'est point de grandeur humaine. Dans les capitales, les femmes reçoivent peut-être une meilleure éducation, mais la pratique du monde aplanit en peu de temps les caractères et donne aux âmes la même uniformité qu'aux coiffures. Soit dit non pour juger ni condamner, mais, comme l'écrit un antique commentateur : *Nota nostra manet*¹⁷.

On concevra sans peine l'impression qu'Alexeï devait produire parmi nos demoiselles. Se présentait à elles pour la première fois un jeune homme à la morosité désenchantée, qui leur parlait de ses joies perdues et de sa jeunesse flétrie ; par-dessus le marché, il portait une bague noire avec un dessin de tête de mort. Tout cela était extrêmement nouveau dans la province en question. Les jeunes filles en devenaient folles.

Or, celle qui s'intéressait le plus à lui était la fille de mon anglomane, Lisa (ou Betsy, comme avait l'habitude de l'appeler Grigori Ivanovitch). Leurs pères ne se fréquentant pas, elle n'avait encore jamais vu Alexeï, alors que toutes les jeunes voisines ne parlaient que de lui. Elle avait dix-sept ans. Ses yeux noirs animaient son très joli minois hâlé. Enfant unique, elle était par conséquent gâtée. Sa pétulance et ses perpétuelles gamineries enchantaient son père et faisaient le désespoir de sa gouvernante, Miss Jackson¹⁸, vieille fille guindée d'une quarantaine d'années qui se mettait du blanc sur le visage et se noircissait les

sourcils, relisait deux fois par an *Paméla*¹⁹, touchait pour cela chaque année deux mille roubles et mourait d'ennui *dans cette Russie barbare*.

Nastia²⁰, la domestique attachée à Lisa, était un peu plus âgée que sa maîtresse, mais tout aussi écervelée. Lisa l'aimait beaucoup, lui faisait part de ses secrets et ruminait avec elle ses projets ; Bref, Nastia était, au village de Priloutchino, un personnage bien plus important que n'importe quelle confidente d'une tragédie française.

« Me permettez-vous d'aller faire une visite aujourd'hui ? dit un jour Nastia en habillant sa maîtresse.

— Soit ; où vas-tu ?

— À Touguilovo, chez les Bérestov. Le femme du cuisinier est passée hier nous inviter à dîner²¹, c'est sa fête²², aujourd'hui.

— Voilà quelque chose ! dit Lisa : les maîtres se disputent, mais les serviteurs se lancent des invitations.

— Les histoires des maîtres ne nous regardent pas, répliqua Nastia. Et puis, je suis votre servante, pas celle de votre papa. Vous ne vous êtes pas encore querellés, le jeune Bérestov et vous, je crois ; que les vieux se bagarrent si ça les amuse.

— Nastia, tâche de voir Alexeï Bérestov et raconte-moi bien comment il est de sa personne, et quel homme c'est. »

Nastia le promet, et Lisa attendit toute la journée son retour avec impatience. Nastia reparut le soir.

« Eh bien, Lisaviéta²³ Grigorievna, dit-elle en entrant dans la chambre de Lisa, j'ai vu le jeune Bérestov : je l'ai contemplé à loisir, nous avons été ensemble toute la journée.

— Comment cela ? Raconte, raconte dans l'ordre.

— Volontiers, Mademoiselle²⁴ ; nous y sommes allées, Anissia légorovna, Niénila, Dounka...

— Bon, bon, je sais. Ensuite ?

— Permettez, Mademoiselle, je raconte tout dans l'ordre. Nous arrivons donc pile pour le dîner. La pièce était pleine de monde. Il y avait les gens de Kolbino, de Zakharievo, la femme de l'intendant avec ses filles, les gens de Khloupino...

— Bon, bon ! Et Bérestov ?

— Attendez, Mademoiselle. Nous nous mettons à table, la femme de l'intendant à la place d'honneur, moi à côté d'elle... et ses filles me faisaient la tête, mais elles, je m'en fiche bien...

— Ah, Nastia, ce que tu peux m'ennuyer, avec tes détails !

— Comme vous êtes impatiente ! Alors, nous sortons de table... on y était resté pas loin de trois heures, et le dîner était rudement bon ; du blanc-manger, même, bleu, rouge, panaché... Donc, une fois sorties de table, nous sommes allées au jardin jouer à chat perché et c'est là que le jeune maître s'est montré.

— Et alors ? C'est vrai qu'il est si beau ?

— Il est merveilleusement beau, on peut dire que c'est vraiment un bel homme. De haute taille, élancé, les joues bien rouges...

— Vraiment ? Moi qui croyais qu'il avait le teint pâle. Et puis ? Comment l'as-tu trouvé ? Triste, pensif ?

— Pensez-vous ! Je n'ai jamais vu une pareille tête chaude. Il s'est mis en tête de jouer à chat avec nous.

- Jouer à chat avec vous ! C'est impossible !
- Très possible ! Il a inventé d'autres choses ! Comme d'embrasser celles qu'il attrapait !
- Là, Nastia, c'est comme tu veux, mais tu mens.
- C'est comme vous voulez, mais je ne mens pas. Je me suis défait de lui à grand-peine. Il a joué avec nous comme ça toute la journée.
- Comment se fait-il, alors, qu'on le dise amoureux, et ne regardant personne ?
- Je ne sais pas, Mademoiselle, mais moi, il me regardait un peu trop, ainsi que Tania, la fille de l'intendant ; et Pacha de Kolbino, également : ce serait pécher de dire qu'il en oubliait une, ce polisson !
- Comme c'est curieux ! Et dans leur maison, que dit-on de lui ?
- Les gens disent que c'est un excellent *barine* : un bon maître, très gai. Son seul tort est de trop aimer courir après les jeunes servantes. Et, pour moi, ce n'est pas grave : avec le temps, il s'assagira.
- Ah que je voudrais le voir ! soupira Lisa.
- Pourquoi est-ce si compliqué ? Touguilovo n'est pas bien loin d'ici, pas plus de trois verstes²⁵ : allez vous promener de ce côté, à pied ou à cheval, vous le rencontrerez sûrement. Tous les matins, tôt, il part à la chasse avec son fusil.
- Mais non, ce n'est pas une bonne idée. Il pourrait penser que je lui cours après. De plus, vu la brouille entre nos pères, je ne peux pas faire sa connaissance de cette façon... Ah, Nastia ! Tu sais quoi ? Je vais m'habiller en paysanne !
- En effet, passez une grosse chemise et un sarafane²⁶, et rendez-vous à Touguilovo ; je vous garantis que Bérestov ne vous manquera pas.
- Et je parle à la perfection le patois des paysannes. Ah, Nastia, chère Nastia ! Quelle idée superbe ! »

Lisa alla se coucher avec le ferme intention d'exécuter son joyeux plan.

Pour ce faire, le lendemain, elle envoya acheter au marché de la grosse toile, de la cotonnade²⁷ chinoise bleue et de petits boutons de cuivre ; avec l'aide de Nastia, elle se tailla une chemise et un sarafane, mit toutes les jeunes servantes à coudre, et le soir, tout était prêt. Lisa essaya son nouveau costume, et s'avoua devant le miroir qu'elle ne s'était jamais trouvée aussi jolie. Elle répéta son rôle : elle s'inclinait très bas en marchant, et hochait ensuite la tête à plusieurs reprises à la façon d'une figurine d'argile²⁸, parlait comme les paysannes, riait, se cachait le visage de sa manche, jusqu'à obtenir la pleine approbation de Nastia. Une seule chose lui posait un problème : elle avait essayé de marcher pieds nus dans la cour, mais les herbes piquaient ses pieds délicats, et elle supportait mal le sable et les petits cailloux. Nastia, là encore, lui vint en aide : elle prit la mesure du pied de Lisa et courut voir le berger Trophime pour lui commander une paire de *lapti*²⁹. Le jour suivant, Lisa se réveilla avant l'aube. Dans la maison, tout dormait encore. Dehors, devant le portail, Nastia attendait le berger. Son flûtiau se fit entendre, et le troupeau entier du village défila à côté de la demeure seigneuriale. En passant devant Nastia, Trophime lui remit les petites sandales bariolées et reçut d'elle une gratification de cinquante kopecks. Lisa se déguisa sans bruit en paysanne, chuchota à Nastia ses instructions concernant Miss Jackson, sortit par la porte de service et traversa en courant le potager pour gagner les champs.

L'aurore illuminait l'orient, et des files de nuages dorés semblaient attendre le soleil, tels des courtisans attendant le souverain ; le ciel pur, la fraîcheur matinale,

la rosée, le petit vent et le chant des oiseaux remplissaient le cœur de Lisa d'une gaieté enfantine ; craignant de rencontrer quelque connaissance, elle avait l'air non pas de marcher, mais de voler. En approchant du bosquet situé à la limite du domaine de son père, Lisa ralentit le pas. C'était là qu'elle devait attendre Alexeï. Son cœur battait fort, sans trop savoir pourquoi ; mais l'appréhension qui accompagne nos frasques de jeunes gens fait l'essentiel de leur charme. Lisa entra dans l'obscurité du petit bois. Un bruissement, une sorte de roulement sourd accueillit la jeune fille. Sa gaieté se calma. Peu à peu, elle s'abandonna à une douce rêverie. Elle songeait... mais peut-on dire exactement à quoi pense une demoiselle de dix-sept ans, seule dans un bois à six heures du matin à peine ? Pensive, elle avançait donc le long d'un chemin bordé des deux côtés de hauts arbres, lorsqu'un magnifique chien d'arrêt se mit à aboyer sur elle ; Effrayée, Lisa poussa un cri. Au même moment, une voix dit : *Tout beau, Sbogar, ici*³⁰ !... et, sortant des broussailles, apparut un jeune chasseur.

« N'aie pas peur, mignonne, dit-il à Lisa, il ne mord pas. »

Lisa avait eu le temps de se remettre de sa peur, et sut profiter des circonstances.

« Si, *barine*, dit-elle en simulant un mélange de frayeur et de timidité, j'ai peur : ton chien a l'air très méchant ; il va de nouveau me sauter dessus. »

Cependant, Alexeï (que le lecteur a déjà reconnu) regardait fixement la jeune paysanne.

« Je vais t'accompagner, si tu as peur, dit-il ; tu me permets de marcher à tes côtés ?

— Qui t'en empêche ? répondit Lisa ; à l'homme libre la liberté³¹, et la route est à tout le monde.

— D'où viens-tu ?

— De Priloutchino ; je suis la fille du forgeron Vassili, je vais aux champignons (Lisa portait un petit panier accroché par une cordelette). Et toi, *barine*, tu es de Touguilovo, non ?

— Tout juste, répondit Alexeï ; je suis le valet de chambre du jeune maître. »

Alexeï voulait les mettre, elle et lui, sur un pied d'égalité. Mais Lisa lui jeta un coup d'œil et se mit à rire.

« Taratata, dit-elle. Ne me prends pas pour une imbécile. Je vois bien que c'est toi, le jeune maître.

— Qu'est-ce donc qui te fait croire cela ?

— Mais tout.

— Mais encore ?

— Comme si on ne distinguait pas un maître d'un domestique ! Tu n'es pas habillé pareil, tu causes autrement que nous, et tu n'appelles pas ton chien comme nous le faisons. »

Lisa plaisait de plus en plus à Alexeï. Étant, d'ordinaire, d'un grand sans-gêne avec les beautés de village, il voulut attraper la taille de Lisa, mais celle-ci fit un bond en arrière et prit brusquement un air si sévère et si froid que cela retint Alexeï, que l'attitude de Lisa amusait pourtant, d'aller plus loin.

« Si vous voulez que nous soyons amis à l'avenir, dit-elle avec gravité, ne vous oubliez pas.

— Qui t'a appris à être aussi sage ? demanda Alexeï en éclatant de rire. Serait-ce donc mon amie Nastia, la femme de chambre de votre maîtresse ? Voilà comment se transmet l'instruction ! »

Lisa sentit qu'elle allait sortir de son rôle et se reprit aussitôt.

« Qu'est-ce que tu crois ? dit-elle ; il m'arrive d'être chez les maîtres, et j'y ouvre les yeux et les oreilles. Bon, reprit-elle, ce n'est pas en bavardant avec toi que je ramasserai des champignons. Va de côté, *barine*, j'irai du mien. Adieu !... »

Lisa voulut s'éloigner, mais Alexeï la retint par la main.

« Comment t'appelles-tu, mon cœur ?

— Akoulina, répondit Lisa, qui essayait de libérer sa main ; laisse-moi, *barine*, il est temps que je rentre.

— Eh bien, Akoulina, mon amie, je ne manquerai pas d'aller rendre visite à ton père, le forgeron Vassili.

— Que dis-tu ? répliqua vivement Lisa. Pour l'amour du Christ, ne viens pas. Si, à la maison, on apprenait que j'ai causé seule dans les bois avec un maître, il m'arriverait malheur : mon père, le forgeron Vassili, me battrait à mort.

— Mais je veux absolument te revoir.

— Eh bien, je reviendrai un de ces jours chercher des champignons par ici.

— Quand cela ?

— Eh bien, disons demain.

— Chère Akoulina, je t'embrasserais bien, mais je n'ose pas. Alors, à demain, même heure ?

— Oui, oui.

— Tu ne vas pas me décevoir ?

— Non.

— Tu me le jures ?

— Je le jure par le Vendredi saint, je viendrai. »

Les jeunes gens se séparèrent. Lisa sortit du bois, coupa à travers champs, se glissa furtivement dans le jardin et courut à toutes jambes à la ferme où l'attendait Nastia. Là, elle se changea en répondant distraitement aux questions impatientes de sa confidente, et parut au salon. Le couvert était mis, le déjeuner tout prêt, et Miss Jackson, déjà pommadée de blanc et sa taille de guêpe serrée dans un corset, coupait de fines tartines. Le père de Lisa la félicita pour sa promenade matinale. « Il n'y a rien de plus sain, dit-il, que de se réveiller à l'aube. » Il cita quelques exemples de longévité humaine pris dans des revues anglaises, en observant que toutes les personnes vivant plus de cent ans ne buvaient pas de vodka et se levaient à l'aube, été comme hiver. Lisa ne l'écoutait pas. Elle repassait dans sa tête tous les détails de la rencontre matinale, tout l'entretien qu'Akoulina avait eu avec le jeune chasseur, et sa conscience commençait à la tourmenter. Elle avait beau s'objecter à elle-même que leur entretien n'était pas sorti des limites de la décence, et que cette gaminerie ne pouvait avoir de conséquences, les protestations de sa conscience étaient plus fortes que les arguments de sa raison. L'inquiétait surtout la promesse faite la veille : elle était déjà prête à ne pas tenir son serment. Mais Alexeï, après l'avoir attendu en vain, pouvait venir au village et dénicher la fille du forgeron Vassili, la véritable Akoulina, une grosse fille au visage grêlé, et percer à jour son imprudente farce. Effrayée à cette idée, Lisa décida de se montrer de nouveau sous les traits d'Akoulina dans le petit bois, le lendemain matin.

De son côté, Alexeï était dans le ravissement, il repensa toute la journée à sa nouvelle amie ; la beauté au teint mat le hanta même dans ses rêves durant la nuit. L'aube commençait à peine à poindre qu'il était déjà habillé. Sans prendre le temps de charger son fusil, il sortit dans les champs avec son fidèle Sbogor et se hâta vers le lieu du rendez-vous promis. Une demi-heure d'une attente insupportable pour lui s'écoula ; il aperçut enfin un sarafane bleu qui se montrait entre les buissons et il s'élança à la rencontre de la mignonne Akoulina. Devant l'élan témoignant de sa gratitude, celle-ci sourit ; mais Alexeï vit aussitôt sur sa figure des traces de tristesse et d'inquiétude. Il voulut en savoir la cause. Lisa avoua qu'elle ressentait la légèreté de sa conduite, qu'elle s'en repentait, qu'elle n'avait pas voulu manquer à sa parole, mais que ce rendez-vous serait le dernier, et qu'elle lui demandait de cesser des relations qui ne pouvaient rien leur apporter de bon. Tout cela, bien sûr, dit en patois ; mais ces idées et ces sentiments, si peu ordinaires chez une simple fille de la campagne, étonnèrent Alexeï. Il déploya toute son éloquence pour détourner Akoulina de sa résolution ; il l'assurait de la pureté de ses intentions, promettait de ne jamais lui donner de motifs de regrets, de lui obéir en tout et l'adjurait de ne pas le priver de sa seule joie : le voir en tête-à-tête, même si cela devait être seulement tous les deux jours, voire deux fois par semaine. Il parlait le langage de la passion véritable, et à cet instant, il était épris pour de bon. Lisa l'écoutait en silence.

« Donne-moi ta parole, finit-elle par dire, que tu ne chercheras pas à me voir au village ni à te renseigner à mon sujet. Promets-moi de te contenter des rendez-vous que je fixerai moi-même. »

Alexeï était prêt à le jurer par le Vendredi saint, mais Lisa l'arrêta en souriant.

« Je n'ai pas besoin de serment, dit-elle, ta promesse me suffit. »

Après quoi, ils bavardèrent amicalement en se promenant dans le bois, jusqu'à ce que Lisa lui dît : « Il est temps. » Ils se quittèrent alors, et Alexeï, resté seul, se demandait encore comment une petite campagnarde, rencontrée seulement deux fois, avait réussi à prendre sur lui un tel ascendant. Ses relations avec Akoulina avaient pour lui le charme de la nouveauté, et, bien que les prescriptions de l'étrange paysanne lui parussent pénibles, il ne lui vint même pas à l'esprit de ne pas tenir sa promesse. Le fait est qu'Alexeï, en dépit de sa bague fatale, de sa correspondance mystérieuse et de son air morose et désenchanté, était un garçon bon et fougueux, apte à goûter les joies de l'innocence.

Si je n'écoutais que mes désirs, je ne manquerais pas de décrire en détail les rencontres des jeunes gens, les progrès de leur penchant mutuel et de leur confiance réciproque, leurs occupations et leurs conversations ; mais je sais que bon nombre de mes lecteurs n'y trouveraient pas le même plaisir que moi. Ces détails semblent en général mièvres, aussi les passerai-je, et me contenterai-je d'indiquer brièvement qu'en l'espace de deux mois à peine, mon Alexeï était devenu éperdument amoureux, Lisa se montrant moins exubérante, mais pas moins insensible que lui. Le présent suffisait à leur bonheur, et ils songeaient peu à l'avenir.

L'idée de liens indissolubles leur traversait souvent l'esprit, mais ils n'en parlaient jamais. Pour une raison évidente : aussi attaché qu'il fût à sa douce Akoulina, Alexeï se souvenait toujours de l'écart existant entre une pauvre paysanne et lui ; et Lisa savait la haine que leurs pères se vouaient mutuellement, et ne comptait pas sur une réconciliation de leur part. De plus, son amour-propre

se trouvait secrètement excité par l'espoir vague et romanesque de voir enfin le maître de Touguilovo aux pieds de la fille du forgeron de Priloutchino. Un évènement considérable faillit brusquement modifier leurs relations.

Par une froide et claire matinée (l'une de celles que connaît en abondance notre automne russe), Ivan Pétrovitch Bérestov sortit faire un tour à cheval, accompagné à tout hasard de trois paires de lévriers, d'un valet d'écurie et de quelques gamins de sa domesticité, munis de crécelles. Au même moment, Grigori Ivanovitch Mouromski, séduit par le beau temps, donna l'ordre de seller sa pouliche à queue courte et partit au trot faire le tour de son domaine à l'anglaise. En approchant du bois, il aperçut son voisin montant fièrement son cheval, portant une casaque doublée de renard, à l'affût de lièvres que les gamins faisaient sortir des broussailles en criant et en agitant leurs crécelles. Si Grigori Ivanovitch avait pu prévoir cette rencontre, il aurait bien sûr pris de l'autre côté ; mais il était tombé tout à fait par hasard sur Bérestov, et se retrouvait soudain à une simple portée de pistolet de lui. Il n'y avait rien à faire. En Européen ayant de l'éducation, Mouromski s'approcha de son ennemi et le salua courtoisement. Bérestov lui rendit son salut avec le zèle d'un ours enchaîné obéissant à son montreur. Au même moment, un lièvre déboula du bois et bondit à travers champs. Bérestov et son valet crièrent à tue-tête, lâchèrent les chiens et lui coururent après, galopant à bride abattue. N'ayant aucune habitude de la chasse, le cheval de Mouromski prit peur et s'emballa. Se proclamant excellent cavalier, Mouromski lui lâcha la bride, très content, en son for intérieur, de l'occasion de fausser compagnie à son désagréable vis-à-vis. Mais la pouliche, ayant galopé jusqu'à un ravin qu'elle n'avait pas vu, se jeta brusquement de côté, et Mouromski fut désarçonné. Tombé lourdement sur le sol gelé, il restait étendu, maudissant sa pouliche à queue courte, laquelle, comme reprenant ses esprits, s'était arrêtée aussitôt qu'elle n'avait plus senti le poids de son cavalier. Ivan Pétrovitch galopa vers Mouromski et lui demanda s'il était blessé. Le valet d'écurie ramena la monture coupable en la tenant par la bride. Il aida Mouromski à se remettre en selle, et Bérestov invita ce dernier chez lui. Mouromski se sentit obligé d'accepter, si bien que Bérestov rentra à la maison couvert de gloire, ramenant un lièvre ainsi que son ennemi blessé, quasiment comme un prisonnier de guerre.

En déjeunant³³, les deux voisins se mirent à bavarder de façon plutôt amicale. Mouromski demanda à Bérestov de lui prêter un drojki³⁴, en avouant qu'à cause de ses contusions, il n'était pas en état de rentrer chez lui à cheval. Bérestov le raccompagna jusqu'au perron, et Mouromski partit, non sans avoir fait promettre à son voisin qu'ils viendraient, lui et Alexeï Ivanovitch, dîner le lendemain à Priloutchino, en bonne amitié. De sorte que le naturel craintif d'une pouliche à la queue courte parut en mesure de mettre fin à une vieille hostilité, profondément enracinée.

Lisa courut à la rencontre de Grigori Ivanovitch.

« Qu'avez-vous, papa ? dit-elle avec étonnement ; pourquoi boitez-vous ? Où est votre cheval ? À qui est ce drojki ?

— Ah, voilà, tu ne devineras jamais, *my dear*³⁵ », répondit Grigori Ivanovitch, qui lui conta tout ce qui était arrivé. Lisa ne pouvait en croire ses oreilles. Avant qu'elle eût repris ses esprits, Grigori Ivanovitch annonça que les Bérestov allaient venir dîner le lendemain. « Que dites-vous là ? dit-elle, devenue blême ; les

Bérestov, le père et le fils ! Venir dîner chez nous demain ! Non, papa, vous faites ce que vous voulez, mais moi je ne me montrerai pour rien au monde !

— Tu deviens folle ? répliqua son père. Cela fait longtemps que je ne t'ai pas vue aussi timide ; ou nourrirais-tu envers eux une haine héritée, comme une héroïne de roman ? Cela suffit, arrête de faire l'imbécile...

— Non, papa, pour rien au monde ! Pour tout l'or du monde, je ne me montrerai pas aux Bérestov. »

Grigori Ivanovitch haussa les épaules et cessa de discuter, car il savait qu'on ne pouvait venir à bout de l'esprit de contradiction de sa fille ; il alla se reposer de sa singulière équipée.

Lisaviéta Grigorievna revint dans sa chambre et appela Nastia. Toutes les deux, elles réfléchirent longuement à la visite du lendemain. Que penserait Alexeï en reconnaissant dans la demoiselle bien élevée son Akoulina ? Quelle opinion aurait-il de sa conduite et de ses principes, ainsi que de sa prudence ? D'un autre côté, Lisa avait très envie de voir l'impression que produirait sur lui une rencontre aussi surprenante... Elle eut soudain une idée qu'elle exposa à Nastia ; elles y virent toutes les deux une heureuse trouvaille, s'en réjouirent et décidèrent de la mettre sans faute à exécution.

Le lendemain, au déjeuner, Grigori Ivanovitch demanda à sa fille si elle avait toujours l'intention de fuir les Bérestov. « Papa, répondit Lisa, je les recevrai pour vous plaire, mais à une condition : de quelque façon que je me montre, quoi que je fasse, vous ne me réprimandez pas et vous ne manifesterez aucun étonnement, ni aucun mécontentement.

— Encore des gamineries ! dit en riant Grigori Ivanovitch. Bon, bon, soit, fais comme tu veux, ma petite polissonne aux yeux noirs. »

Sur ces mots, il l'embrassa sur le front, et Lisa courut se préparer.

À deux heures pile, une calèche de fabrication maison, attelée de six chevaux, entra dans la cour et fit le tour de la pelouse d'épais gazon vert. Aidé par deux laquais de Mouromski en livrée, le vieux Bérestov gravit le perron. Le suivant, son fils arriva à cheval, et tous les deux entrèrent dans la salle à manger, où le couvert était déjà mis. Mouromski accueillit on ne peut plus aimablement ses voisins, leur proposa de faire le tour du jardin et de voir la ménagerie avant le repas, et les conduisit le long d'allées soigneusement balayées et sablées. En son for intérieur, le vieux Bérestov déplorait qu'on perdît du temps et de l'énergie dans des fantaisies aussi inutiles, mais gardait le silence par politesse. Son fils ne partageait pas son déplaisir de propriétaire parcimonieux, pas plus que l'enthousiasme de l'anglomane plein d'amour-propre ; il attendait avec impatience de voir la fille du maître de maison, dont il avait beaucoup entendu parler : bien que son cœur, comme nous le savons, fût déjà pris, une jeune beauté avait toujours quelque droit sur son imagination.

En revenant au salon, ils s'assirent tous les trois : les vieux évoquèrent les temps d'autrefois, et racontèrent des anecdotes datant de leur service, tandis qu'Alexeï réfléchissait au rôle qu'il allait jouer en présence de Lisa; Il décida qu'une attitude de détachement froid était, à tout prendre, préférable et commença à s'y préparer. La porte s'ouvrit, et il tourna la tête avec une telle indifférence, une nonchalance si hautaine que le cœur de la coquette la plus invétérée en eût frémi à coup sûr. Par malheur, au lieu de Lisa, ce fut la vieille Miss Jackson, la figure blanchie, la taille sanglée, qui fit son entrée, baissant les yeux et faisant une petite

révérence : la manœuvre guerrière d'Alexeï avait été parfaite, mais vaine. Il n'eut pas le temps de rassembler ses forces que la porte s'ouvrit de nouveau, laissant le passage, cette fois, à Lisa. Tout le monde se leva ; le père de Lisa se mit en devoir de présenter ses hôtes, mais s'interrompit soudain et se mordit en hâte les lèvres... Lisa, sa Lisa au teint mat, était enduite de blanc jusqu'aux oreilles, davantage poudrée que Miss Jackson elle-même ; ses fausses boucles, bien plus claires que ses vrais cheveux, étaient roulées comme une perruque du temps de Louis XIV ; ses manches à l'*imbécile*³⁶ faisaient saillie comme les paniers de *Madame de Pompadour*³⁷ ; elle avait la taille allongée en X, et tous ceux des diamants de sa mère qui n'avaient pas encore été mis en gage au mont-de-piété brillaient à ses doigts, à son cou et à ses oreilles. Alexeï ne pouvait pas reconnaître son Akoulina dans cette demoiselle étincelante et ridicule. Son père s'approcha pour baiser la main de Lisa, et Alexeï en fit de même à sa suite, un peu dépité ; en effleurant de ses lèvres ses petits doigts blancs, il lui sembla les sentir trembler. Il réussit cependant à apercevoir un petit pied avancé à dessein, et chaussé avec toute la coquetterie possible. Cela le réconcilia un peu avec le restant de l'accoutrement. Quant au blanc de céruse et à l'antimoine³⁸, il faut avouer que, dans la simplicité de son cœur, il ne le remarqua pas au premier coup d'œil, pas plus qu'il ne les soupçonna ensuite. Se souvenant de sa promesse, Grigori Ivanovitch s'efforçait de ne pas montrer son étonnement ; mais la gaminerie de sa fille l'amusait tellement qu'il avait du mal à garder son sérieux. L'Anglaise guindée était peu portée à rire. Elle devinait que le blanc et l'antimoine avaient été raflés dans sa commode, et une rougeur de dépit se montrait sur sa figure, perçant la couche de blanc. Elle jetait des regards enflammés à la jeune espiègle, laquelle, reportant à plus tard les explications, feignait de ne rien remarquer.

On se mit à table. Alexeï continuait à jouer les rêveurs nonchalants. Lisa minaudait, ne parlait qu'en français, d'une voix traînante et chantante, à travers ses dents. Son père ne faisait que la regarder, ne comprenant pas son objectif, mais trouvant tout cela fort divertissant. L'Anglaise enrageait en silence. Seul Ivan Pétrovitch était très à l'aise : il mangeait comme quatre³⁹, buvait comme il l'entendait, riait de ses propres plaisanteries, causait de plus en plus amicalement, et son rire se faisait toujours plus cordial. On se leva enfin de table ; les invités partirent, et Grigori Ivanovitch put enfin rire tout son soûl et donner libre cours à ses questions. « Qu'est-ce qui t'a pris de les mystifier ? demanda-t-il à Lisa. Tu sais que le blanc te va très bien ? Sans entrer dans les mystères de la toilette féminine, à ta place, je m'en mettrais ; en quantité raisonnable, bien sûr. » Lisa était ravie du succès de sa trouvaille. Elle embrassa son père en promettant de repenser à son conseil, et courut fléchir Miss Jackson, laquelle, fort irritée, refusa longtemps de lui ouvrir sa porte et de l'écouter se justifier. Lisa avait honte de se montrer comme une vraie noiraude à des inconnus, elle n'avait pas osé demander... elle était sûre que la bonne et gentille Miss Jackson lui pardonnerait, etc., etc. S'étant assurée que Lisa ne songeait pas à la tourner en ridicule, Miss Jackson se calma, embrassa Lisa et lui fit cadeau, en gage de réconciliation, d'un petit pot de blanc anglais que Lisa accepta avec les marques de la plus sincère reconnaissance.

Le lecteur se doute bien que le lendemain matin, Lisa ne traîna pas pour aller au rendez-vous dans le petit bois.

« Tu étais chez nos maîtres, hier, *barine* ? dit-elle aussitôt à Alexeï ; comment as-tu trouvé la demoiselle ? » Alexeï répondit qu'il n'avait pas fait attention à elle.

« C'est dommage, répliqua Lisa.

— Et pourquoi donc ? demanda Alexeï.

— Mais parce que je voulais te demander si c'est vrai, ce qu'on dit...

— Et que dit-on ?

— Est-ce vrai, que je ressemble à la demoiselle ?

— En voilà une absurdité ! Par rapport à toi, elle est hideuse à faire peur.

— Ah, *barine*, c'est pécher de dire cela ; notre demoiselle est si blanche, si élégante ! Comment pourrais-je être son égale ?! »

Alexeï jura ses grands dieux qu'elle l'emportait sur toutes les demoiselles couvertes de blanc, et, pour la rassurer complètement, se mit à lui décrire la fille de son maître sous des traits si comiques que Lisa éclata de rire, riant de tout son cœur.

« Tout de même, dit-elle avec un soupir, la demoiselle a beau, c'est possible, être ridicule, devant elle je n'en suis pas moins une idiote qui ne sait ni lire ni écrire.

— En effet ! dit Alexeï, il y a bien là de quoi s'affliger ! Si tu veux, je te l'apprendrai dès maintenant.

— Vraiment ? dit Lisa. On peut essayer pour de bon ?

— Mais oui, ma jolie ; commençons tout de suite. »

Ils s'assirent. Alexeï sortit de sa poche un crayon et un carnet, et Akoulina apprit l'alphabet à une vitesse étonnante. Alexeï ne pouvait qu'admirer son intelligence. Le lendemain matin, elle voulut se mettre à écrire ; le crayon commença par refuser de lui obéir, mais au bout de quelques minutes, elle commença à tracer des lettres assez correctes. « Quel prodige ! disait Alexeï. Cela va ici plus vite qu'avec la méthode de Lancaster⁴⁰. » effectivement, à la troisième leçon, Akoulina en était à déchiffrer *Natalia, fille de boïar*⁴¹, interrompant sa lecture pour faire des observations qui stupéfiaient Alexeï, et pour écrire une page entière d'aphorismes tirés de la nouvelle.

Une semaine se passa, et une correspondance s'établit entre eux. Leur bureau de poste se trouvait être le creux d'un vieux chêne. Nastia faisait secrètement office de facteur. Alexeï apportait à l'arbre des lettres rédigées d'une grosse écriture, et il y trouvait, sur du gros papier bleu, les pattes de mouche de sa bien-aimée. Akoulina faisait de visibles progrès de style, et son intelligence se développait, son esprit se formait.

Cependant, les relations cordiales qui s'étaient nouvellement établies entre Ivan Péetrovitch Bérestov et Grigori Ivanovitch Mouromski ne faisaient que se renforcer, tournant bientôt à l'amitié, en voici la raison : Il arrivait souvent à Mouromski de se dire qu'à la mort d'Ivan Péetrovitch, tout son domaine passerait entre les mains d'Alexeï Ivanovitch, et qu'alors celui-ci se trouverait être l'un des plus riches propriétaires fonciers de la province, et que rien ne s'opposerait à son mariage avec Lisa. De son côté, le vieux Bérestov, même s'il voyait quelque extravagance (ce qu'il appelait sa folie anglaise) chez son voisin, lui reconnaissait de nombreuses et remarquables qualités, notamment une rare habileté ; Grigori Ivanovitch était un proche parent du comte Pronski, personnage illustre et puissant ; le comte pouvait être très utile à Alexeï, et Mouromski (c'est ce que se disait Ivan Péetrovitch) se réjouirait sûrement à l'idée de marier sa fille de façon si avantageuse. À force de ruminer séparément ce mariage, les deux vieux en

vinrent, un beau jour, à en discuter ensemble : ils s'embrassèrent, se promirent de mener à bien cette entreprise et se mirent à s'affairer chacun de son côté. Le plus difficile attendait Mouromski : convaincre sa Betsy de nouer des relations plus étroites avec Alexeï, qu'elle n'avait pas revu depuis ce mémorable dîner. Ils n'avaient pas l'air de se plaire beaucoup l'un à l'autre ; en tout cas, Alexeï ne s'était pas remontré à Priloutchino, et Lisa se retirait dans sa chambre toutes les fois qu'Ivan Pétrovitch les honorait de sa visite. « Cependant, se disait Grigori Ivanovitch, si Alexeï vient ici chaque jour, Betsy tombera amoureuse de lui. C'est dans l'ordre des choses. Le temps aplanit tout. »

Ivan Pétrovitch s'inquiétait moins de ses chances de succès. Le soir même, il fit venir son fils dans son cabinet, alluma sa pipe et dit, après un court silence :

« Dis-moi, Aliocha⁴², depuis un moment, tu ne parles plus d'entrer dans l'armée, pourquoi cela ? Serait-ce que l'uniforme de hussard n'ait plus d'attrait pour toi ?

— Non, mon père, répondit respectueusement Alexeï : je vois que cela vous déplaît de me voir devenir hussard ; mon devoir est de vous obéir.

— Très bien, répondit Ivan Pétrovitch ; je vois que tu es un fils obéissant ; c'est pour moi un apaisement ; je ne veux pas te forcer la main ; je ne t'oblige pas à prendre... tout de suite... un poste dans l'administration ; pour le moment, j'ai l'intention de te marier.

— Avec qui, mon père ? demanda Alexeï avec étonnement.

— Avec Lisaviéta Grigorievna Mouromski⁴³, répondit Ivan Pétrovitch ; une fiancée sans pareille, n'est-ce pas la vérité ?

— Mon père, je ne songe pas encore à me marier.

— Tu n'y penses pas, alors j'y ai pensé à ta place.

— Comme vous voudrez, mais Lisa Mouromski ne me plaît pas du tout.

— Elle te plaira plus tard. L'amour vient avec l'habitude.

— Je ne me sens pas capable de faire son bonheur.

— Ne te soucie pas de son bonheur. Comment ? C'est ainsi que tu respectes la volonté de ton père ? C'est du joli !

— De toute façon, je ne veux pas me marier, et ne marierai point.

— Tu te marieras, ou bien je te maudirai, et le domaine, aussi vrai que Dieu est saint, je le vendrai et dilapiderai tout l'argent, tu te retrouveras sans un sou ! Je te donne trois jours pour réfléchir, d'ici là, je te défends de paraître devant moi. »

Alexeï savait que lorsque son père se mettait une idée en tête, il n'y avait pas moyen, de l'en extraire, *même avec un clou*, selon l'expression de Tarass Skotinine⁴⁴ ; mais Alexeï tenait de son père, et il était tout aussi difficile d'avoir le dernier mot avec lui ; Il se retira dans sa chambre et se mit à méditer sur les limites du pouvoir paternel et à réfléchir à propos de Lisaviéta Grigorievna, au sujet de la promesse solennelle de son père de faire de lui un misérable, et enfin à propos d'Akoulina. Pour la première fois, il vit clairement qu'il était passionnément épris ; l'idée romanesque d'épouser une paysanne et de vivre du fruit de son travail lui vint à l'esprit, et plus il pensait à cet acte audacieux, plus il le trouvait sensé. Depuis quelque temps, leurs entrevues dans le petit bois avaient été interrompues par le temps pluvieux. Il écrivit à Akoulina une lettre à l'écriture très lisible et au style fort enflammé, en lui décrivant la perte qui les menaçait et en lui demandant l'instant d'après sa main. Il apporta aussitôt ce courrier à leur poste, le creux de l'arbre, et alla se coucher, très content de lui.

Le lendemain, Alexeï, ferme dans ses intentions, se rendit de bon matin chez Mouromski, pour s'expliquer franchement avec lui. Il comptait faire appel à sa magnanimité, et le mettre de son côté.

« Grigori Ivanovitch est-il chez lui ? demanda-t-il en arrêtant sa monture devant le perron du château de Priloutchino.

— Aucunement, monsieur, répondit le domestique. Grigori Ivanovitch est parti⁴⁵ tôt ce matin.

« C'est bien fâcheux ! » se dit Alexeï.

« Lisaviéta Grigorievna est-elle là, au moins ?

— Oui, monsieur⁴⁶. »

Alexeï sauta au bas de son cheval, remit les rênes dans les mains du valet et entra sans se faire annoncer.

« Tout sera réglé, se disait-il en allant au salon : je vais expliquer directement avec elle. » Il entra... et se figea sur place ! Lisa... non, Akoulina, la charmante Akoulina au teint mat, était assis devant la fenêtre, vêtue non d'un sarafane mais d'un blanc déshabillé matinal, en train de lire sa lettre ; elle était si absorbée par sa lecture qu'elle ne l'avait pas entendu entrer. Alexeï ne put retenir une joyeuse exclamation. Lisa tressaillit, releva la tête, poussa un cri et voulut s'enfuir. Il se précipita pour la retenir. « Akoulina, Akoulina !... » Lisa essayait de lui échapper... « *Mais laissez-moi donc, monsieur ; mais êtes-vous fou⁴⁷ ?* » répétait-elle en se détournant. « Akoulina ! ma chérie, mon Akoulina ! » disait-il en lui embrassant les mains. Témoin de la scène, Miss Jackson ne savait que penser. À cet instant, la porte s'ouvrit et Grigori Ivanovitch entra.

« Aha, dit Mouromski – vous semblez vous accorder sur l'affaire... »

Le lecteur m'épargnera la nécessité superflue de décrire le dénouement.

Fin des récits de I. P. Bielkine

Notes

1. Ce prénom signifie « Petite âme ». Le vers est extrait du long poème *Douchenka** écrit vers 1775 par Hippolyte Fiodorovitch Bogdanovitch (1744-1803), poète, franc-maçon et traducteur. Cette ode serait oubliée sans l'épigramme de Pouchkine. Je me suis un peu amusé. Gide et Schiffrin ont traduit plus sagement : « Belle toujours, ma petite âme/ Sous quelque robe que ce soit. »

* <https://rvb.ru/18vek/bogdanovich/01text/01psyche/01.htm>

2. Garde impériale, chargée de la protection du tsar, créée par Pierre le Grand.
3. Juste après l'avènement de l'éphémère tsar Paul I^{er}.
4. Sorte de Journal Officiel paraissant à Saint-Pétersbourg à partir de 1809.

5. Le forêt de Mourom passait autrefois pour un coupe-gorge, un peu comme la forêt de Bondy en France. Voir à ce sujet la note 4 du récit précédent, « Le maître de poste ».
6. Vers extrait de la *Première satire* (datant de 1808) d'Alexandre Chakovskoï (177-1846), dramaturge et homme de théâtre (indication trouvée sur une notice russe).
7. Il s'agit en fait du Conseil de surveillance de la Banque impériale, établissement de crédit fondé en 1772 et qui, sur hypothèque, octroyait des crédits aux propriétaires (recherches personnelles : voir Сохранная казна sur le Wikipedia russe).
8. Seulement indiqué, comme d'habitude, par l'enclitique sifflée « s », début de l'ancien mot pour *Monsieur*, ou *Madame*, particule accolée ici au mot « oui ». je ne mets donc pas de majuscule à *monsieur*.
9. Critique envieux : <https://www.cnrtl.fr/definition/academie8/zo%C3%AFle>
10. Rappel : du temps du servage, un domaine comprend le plus souvent un village portant le même nom, et dont les âmes appartiennent au seigneur, au *barine*.
11. Vers 1800, on a le choix entre Moscou et Saint-Pétersbourg. Mais on envoie aussi les jeunes gens (de sexe masculin) dans les universités allemandes...
12. La moustache était un attribut quasi-obligatoire des officiers (toujours la notice russe).
13. L'auteur s'amuse : Akoulina est un prénom populaire, Kourotchkina est entre la petite poule et le coucou...
14. Deuxième du nom, le premier, en bois, ayant brûlé au milieu du XVI^e siècle. Fut ensuite déplacé pour céder la place à la Cathédrale du Christ-Sauveur.
15. En français dans le texte, avec une note traduisant le terme en russe.
16. Nom transcrit en russe. Nom de plume de l'écrivain romantique allemand Johann-Paul Richter : https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Paul
17. En latin dans le texte, avec une note en russe : Notre remarque garde sa pertinence. Je n'ai pas retrouvé la citation, ni l'antique commentateur. Il semble y avoir de l'ironie dans la formulation de Pouchkine, car le dictionnaire de Gaffiot indique pour *nota* le sens de *signe*, *marque*, avec éventuellement une connotation péjorative... Merci à Michel. Delarche pour avoir attiré mon attention là-dessus. Anne Naumovic, qui m'aide par ailleurs dans la gestion des dialogues, s'est également livrée à des recherches à ce sujet.
18. Dans le texte russe : madame Miss.
19. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pam%C3%A9la_ou_la_Vertu_r%C3%A9compens%C3%A9e
20. Diminutif d'Anastassia, Anastasie.
21. Repas principal, pris vers 15h.
22. Le jour de son Saint protecteur.
23. Dont Lisa est le diminutif. Le prénom complet étant Iélisaviéta, Élisabeth. Grigorievna est son patronyme : fille de Grigori.
24. Voir la note 8. L'enclitique « s » renvoie plutôt à « Madame », mais cela pourrait sembler ironique sans raison particulière.
25. Rappel : la verste faisait environ 1,1 km.
26. Robe droite sans manche, tenue féminine populaire.
27. Je ne reprends pas le terme « nankin » utilisé par Gide et Schiffrin, car ce tissu est trop léger, et ne correspond pas au terme rencontré dans le texte russe.
28. Dans le texte : chat de terre, d'argile. Gide et Schiffrin ont écrit « magot chinois »...
29. Sandales de tulle.
30. En français dans le texte, avec une note le traduisant en russe.
31. Il est difficile de ne pas traduire mot à mot, ici. Gide et schiffrin écrivent : « Chacun est libre », ce qui ne correspond pas au texte et, en temps de servage, est parfaitement inexact. À noter que cette expression est souvent suivie d'un avertissement : « le sort de l'homme libre dépend de ce qu'il fait de sa liberté », ou : « À l'homme libre sa liberté, à l'homme sauvé le Paradis » (Tolstoï).

32. Cette histoire est bâtie comme un conte. Pouchkine s'était beaucoup intéressé aux contes russes, voir le poème *Rouslan et Lioudmila*...
33. Petit-déjeuner tardif. Dans toute la nouvelle, il faut comprendre ainsi le terme « déjeuner », le « dîner » correspondant au grand repas pris au milieu de l'après-midi.
34. Voiture hippomobile très simple.
35. En anglais dans le texte, avec une note le traduisant en russe.
36. En français dans le texte, avec une note traduisant en russe. Sur ces manches : <https://www.littre.org/definition/manche.2>
37. De nouveau en français dans le texte. À propos des paniers en question : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Paniers>
38. Les fards.
39. En russe : il mangeait pour deux.
40. https://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_Lancaster
41. Nouvelle, datant de 1792, de Nikolaï Karamzine (1766-1826), écrivain et historien, auteur d'une *Histoire de l'État russe* en douze volumes. Le récit de Pouchkine, ainsi que la nouvelle *Le maître de poste* reprennent le thème social abordé par Karamzine en 1792 dans la nouvelle *La pauvre Lisa*.
42. Diminutif affectueux d'Alexeï.
43. Compte tenu de la présence du patronyme, je garderais bien la forme russe Mouromskaïa. Mais j'y renonce à cause de ce qui suit juste après.
44. Personnage peu ragoûtant (et attiré par les porcs) de la pièce de Denis Fonziine (1745-1792) *Le Dadais*.
45. Avec une formule de déférence classique : « a daigné partir ».
46. Cf note 8.
47. En français dans le texte, avec une note traduisant en russe.